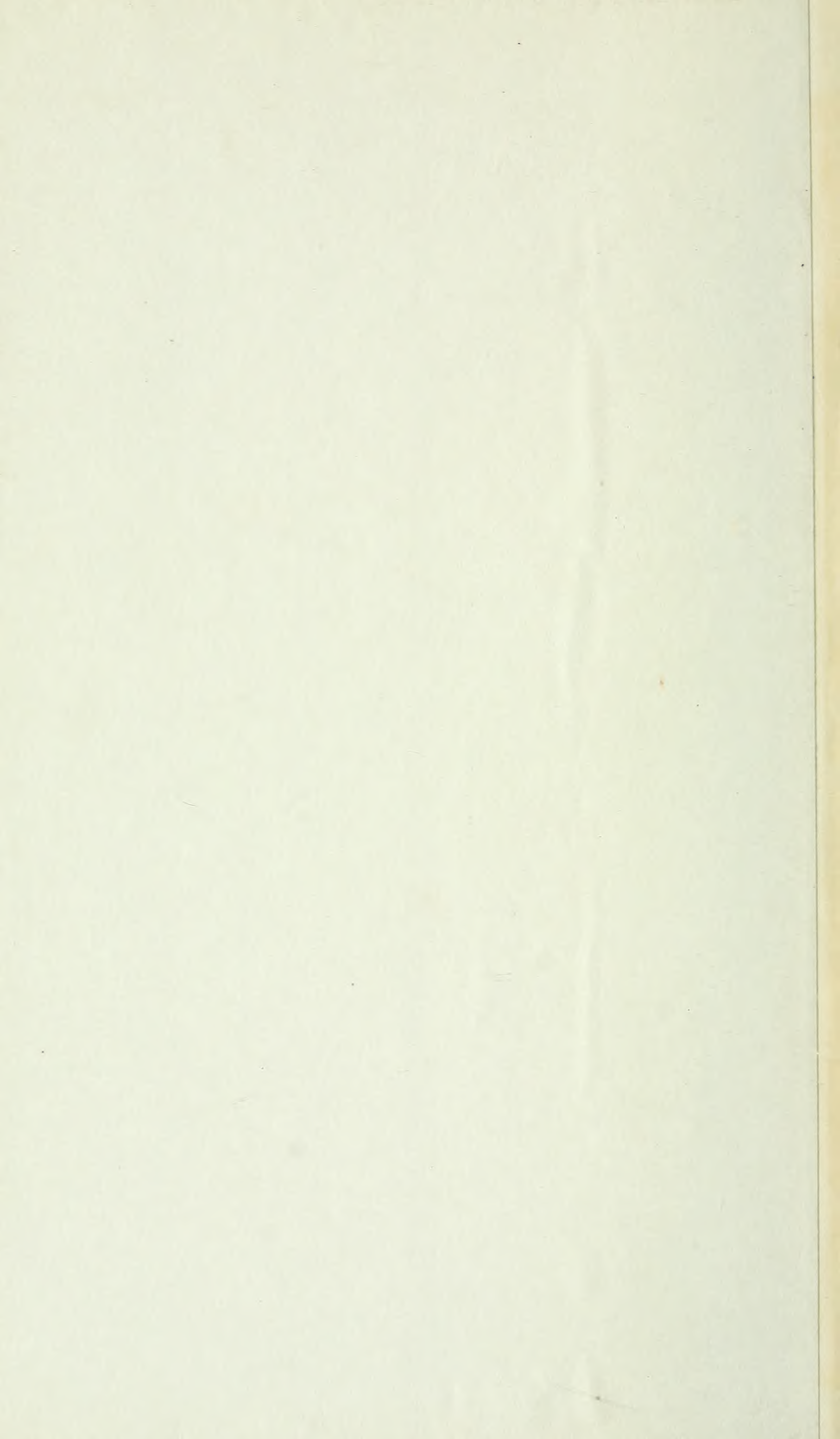
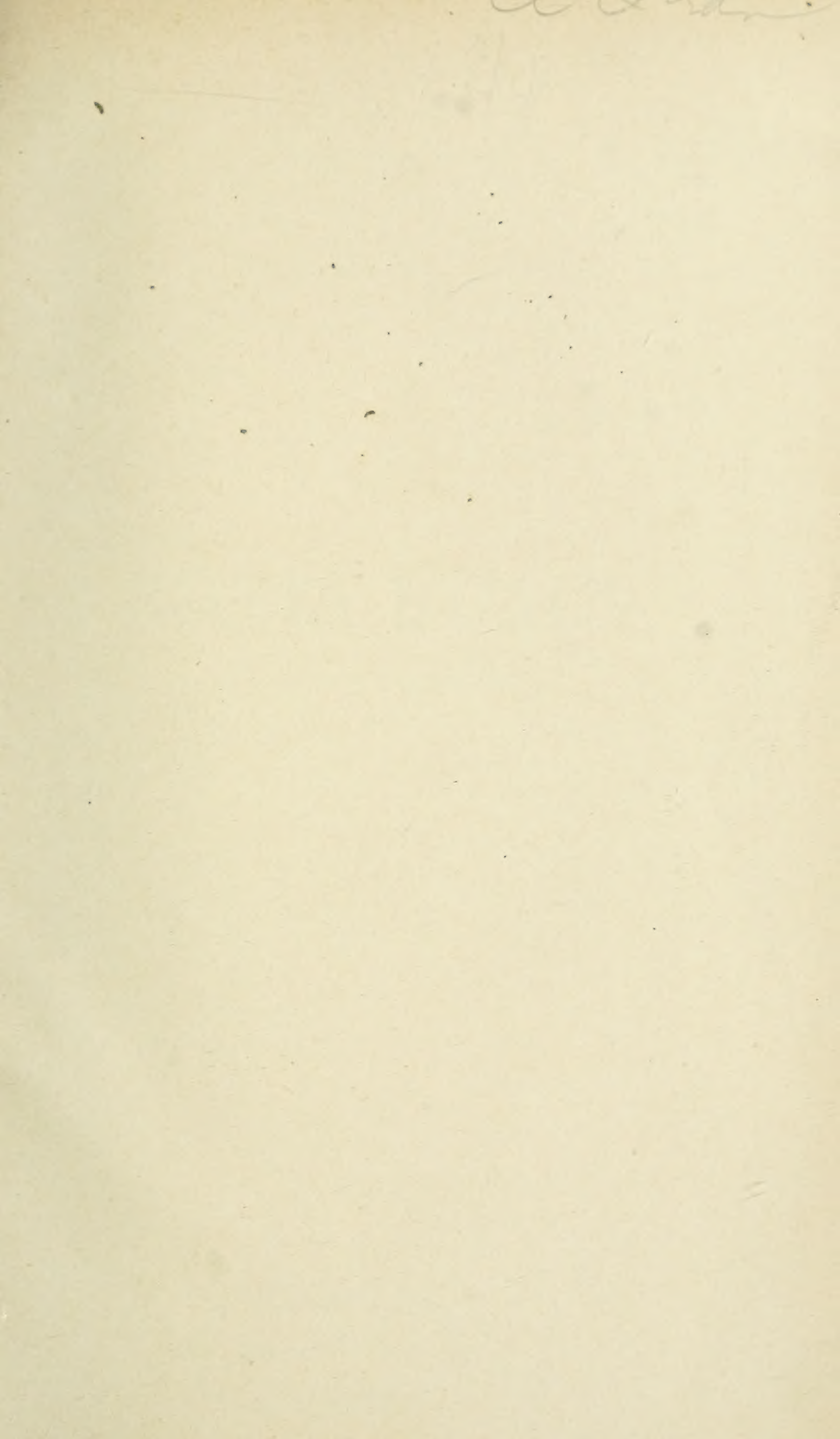

U d'/of OTTAWA
39003002009883



3/4/70





A Monsieur Schotthoefer
hommage de
G. Faure

HEURES D'ITALIE

(Troisième et dernière Série)

DU MÊME AUTEUR

CHEZ EUGÈNE FASQUELLE

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

HEURES D'ITALIE, 1re série (Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie), 4e mille........................ 1 vol.
HEURES D'ITALIE, 2e série (Cadore, Vénétie, Romagne, Émilie), 4e mille.............................. 1 vol.
LA ROUTE DE VOLUPTÉ, roman, 2e mille............ 1 vol.
L'AMOUR SOUS LES LAURIERS-ROSES, roman, 2e mille. 1 vol.

LE VOYAGE AU CAIRE, comédie en 1 acte (Odéon)... 1 fr. »
UN JOUR DE FÊTE, pièce en 1 acte (Comédie-Française).. 1 fr. »

AU MERCURE DE FRANCE

LA DERNIÈRE JOURNÉE DE SAPPHÔ, roman, 4e édition. 3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE SANSOT ET Cie

HEURES D'OMBRIE (Ouvrage couronné par l'Académie française). 5e édition.......................... 3 fr. »
PAYSAGES PASSIONNÉS, 3e édition .... 3 fr. »
SUR LA VIA EMILIA, (Ouvrage couronné par l'Académie française). Tirage limité...................... 5 fr. »
AUTOUR DES LACS ITALIENS, 4e édition............. 3 fr. »

A LA LIBRAIRIE J. REY, GRENOBLE

AUX LACS ITALIENS, in-4° illustré, tirage limité..... 25 fr. »
LA ROUTE DES DOLOMITES, in-4° illustré, tirage limité. 25 fr. »

Il a été tiré du présent ouvrage

10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

GABRIEL FAURE

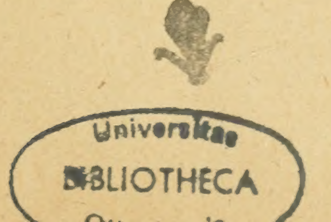
HEURES D'ITALIE

(Troisième et dernière Série)

PIÉMONT
LOMBARDIE — VÉNÉTIE
FRIOUL

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913



AU LECTEUR

*Ce troisième volume d'*Heures d'Italie *réunit trois articles publiés par la* Revue des Deux Mondes, *dont le premier — suivant l'usage établi pour les précédents volumes — a paru séparément en librairie.*

Cette série sera la dernière. Écrire sur l'Italie pourrait pourtant durer indéfiniment. Cinquante volumes n'épuiseraient pas tout ce qu'il y a d'essentiel à dire, non pas même sur les grandes capitales de la péninsule, mais sur les innombrables petites villes, si riches en trésors de toutes sortes ; à plus forte raison ne sauraient-ils suffire à celui qui, comme moi, ne poursuivant ni plan ni but,

éprouve plus de plaisir à revoir qu'à voir, à revenir qu'à découvrir.

M. Maurice Donnay a raillé bien spirituellement — comme toujours — les touristes pressés qui visitent l'Italie comme on accomplit une tâche et qui la traversent sans la savourer. « Ils ont vu la ville un matin, un après-midi de printemps ou d'automne, ils ne la reverront jamais par d'autres ciels, sous d'autres couleurs; ils ne s'accoudent jamais à la terrasse d'où l'on découvre un peu de pays, ils ne rêvent pas au bord du fleuve, ils n'errent pas dans les petites rues tortueuses, ils ne se font pas ouvrir la grille des beaux jardins. Ils passent; c'est pour eux que Bœdeker a écrit cet admirable titre de chapitre : Venise en quatre jours. »

Je plains ceux qui croient que l'on peut connaître Venise en quatre ou en quatorze jours, et qui ne se font pas ouvrir plusieurs fois la grille des beaux jardins, quand le jeune avril les pare de ses grâces légères ou

quand l'automne les embrase de sa pourpre et de ses ors...

Cela dit, on comprendra mieux que je ne veuille pas fatiguer le lecteur d'impressions sans cesse renouvelées. Je n'affirmerai pas que, par la suite, il ne m'arrivera plus de sacrifier encore à cette terre latine, vers qui j'allais, quand j'avais vingt ans, comme vers une femme aimée, avec des larmes aux paupières. On revient toujours plus ou moins à ses premières amours. Mais, pour le moment, j'arrête ces Heures d'Italie, *malgré l'accueil sans cesse plus bienveillant du public, ou plutôt, à cause même de cet accueil. Il ne faut pas abuser des meilleures choses. Et je préfère te quitter, ami lecteur, avant que tu ne me quittes.*

G. F.



AUTOUR DES LACS ITALIENS



I

ORTA



I

ORTA

Bien souvent, descendant en Italie par le Simplon, j'avais eu le désir de faire un léger détour pour m'arrêter à Orta. Mais ma hâte de gagner Milan et Venise m'en avait chaque fois empêché. N'ayant pas le loisir, cette année, d'aller savourer sur la lagune les délices de l'automne naissant, je veux profiter des quelques jours de liberté dont je puis seulement disposer, pour visiter autour des lacs quelques coins que je ne connais

pas encore. Comment n'y aurait-il pas dans cette région, ainsi que sur toute la terre latine, d'adorables sites et de curieux sanctuaires d'art?

A Domodossola, j'ai donc quitté le rapide qui amène si vite sur le versant italien que, pendant un instant, on est aveuglé par l'éclat de la trop brusque lumière, et je suis monté dans un petit train dont les wagons, au sortir des somptueux sleeping, semblent dater de plus d'un siècle. Il suit l'ancienne ligne de Novare que l'on prenait jadis quand on arrivait par la diligence du Simplon. La voie qui va directement au lac Majeur n'a été tracée qu'après l'ouverture du tunnel. Pendant une vingtaine de kilomètres, les deux lignes courent tout à côté l'une de l'autre, et certaines stations sont même communes. On se sépare à Cuzzago et, après avoir franchi la Tosa et longé la base occi-

dentale du Mottarone, on débouche sur le lac d'Orta, l'ancien Cusio des Romains.

Quelle douceur et quel charme! De tous les lacs de Lombardie — car, bien qu'il soit en territoire piémontais, ainsi d'ailleurs que la plus grande et la plus belle partie du lac Majeur, on peut le ranger dans le groupe des lacs lombards — je me demande si ce n'est pas le plus parfait. Moins sauvage que celui de Lugano, moins voluptueux que le Lario, moins grandiose que le Majeur, il a plus d'harmonie générale que chacun d'eux. Tout y a les proportions qu'il faut; pas une note discordante. Les collines boisées qui l'entourent s'infléchissent suivant les courbes qui s'adaptent le mieux aux sinuosités des rives; vraiment, la même main n'a pas dessiné ces lignes souples et le dur profil des montagnes qui paraissent rejeter en un autre monde la rude Germanie. Son île de

San Giulio résume en elle les beautés diverses des Borromées. La pointe d'Orta a presque autant de grâce que le promontoire de Bellagio. Et le lac a conservé ce que possèdent de moins en moins ses rivaux trop illustres, peu à peu envahis, transformés, enlaidis par la civilisation : le calme de la nature. On peut écouter pendant des heures le clapotis de l'eau sans entendre les trépidations des moteurs ; un seul petit bateau suffit au service des ports. Rares sont les automobiles qui s'aventurent sur le quai d'Orta tout à fait en dehors de la grande route. C'est un des derniers coins d'Italie où le modernisme et le progrès n'ont encore rien gâté. Mais, hélas ! pas pour longtemps. Les riverains veulent attirer les touristes ; ils forment des comités d'initiative ; ils ont assez d'entendre appeler leur lac *cenerentola* (cendrillon) parce qu'il reste oublié à côté

de ses aînés. Avant qu'ils ne réussissent, goûtons la quiétude de ces bords qui bientôt ne connaîtront plus la tranquille langueur des journées d'automne.

Actuellement, Orta est l'idéal refuge des rêveurs et des vrais amants. Asile de paix, tout y incline à la tendresse, sans cette perpétuelle invitation au plaisir qui rend le lac de Côme si précieux à ceux qui cherchent l'illusion de l'amour. Ici, loin de la foule, on n'éprouve pas, comme sur les rives de Bellagio ou de Cadenabbia, cette sorte de fascination extérieure, de dispersion de soi qui rend à demi inconscient et donne une légère ivresse. Mais on y vit ces journées qui paraissent vides, où il ne se passe rien, et qui, plus tard, sembleront si belles parce qu'elles furent faites de bonheur. On s'accoutume si vite au bonheur, comme à la santé, qu'on ne songe pas à le remarquer.

Plus l'air que nous respirons en est saturé, plus nous croyons n'en avoir jamais respiré d'autre. Ah! comme nous devrions, tous les soirs, rentrer en nous-mêmes et savourer nos joies avant le temps où nous ne les aurons plus! Comme il serait sage de marquer d'un caillou chaque jour écoulé, pour nous obliger de compter les heures où la vie nous fut douce et bonne !...

Orta est délicieusement située au pied d'une sorte de presqu'île montueuse qui ne laisse à sa base, au bord du lac, qu'un peu de place pour les maisons. La ville n'est, en somme, qu'une longue rue, parallèle au rivage, avec, au milieu, une piazzetta ombragée qu'orne un minuscule municipe. Les versants de la colline sont occupés par de riches villas entourées des végétations magnifiques qu'on trouve dans tous les coins bien abrités des lacs italiens. Les rhododen-

drons et les azalées, d'une vigueur inaccoutumée, doivent être, au printemps, de merveilleux bouquets. Des fleurs aux pétales d'ivoire luisent encore dans le feuillage verni des magnoliers. Malgré trois mois de sécheresse, les arbres sont restés très verts; les lauriers-roses surtout, amis des étés chauds, étalent leur somptueuse floraison. L'olea fragrans commence à embaumer les jardins. Sur le bord de la route, des figuiers répandent leur odeur un peu âpre ; entre leurs larges feuilles, on aperçoit l'eau étincelante et la petite île San Giulio qui vibre et sourit dans l'éclatante lumière...

En quelques minutes, une barque y conduit. A mesure que l'on approche, l'enchantement augmente. Terrasses et jardins semblent suspendus au-dessus du lac où se reflète, à une grande profondeur, le campanile et les hautes murailles du séminaire. Les bosquets

de verdure encadrant les maisons donnent de la gaîté à cet îlot, qui est le chef-lieu d'une commune dont dépendent plusieurs villages des rives occidentale et méridionale. Comme il renferme la mairie, l'église et le cimetière, les cortèges de baptême, de mariage et d'enterrement y viennent en barque, ainsi qu'à Venise. Le terrain est si mesuré que les constructions s'entassent les unes sur les autres et qu'il n'y a nulle place perdue. Une seule rue très étroite, un chemin plutôt entre des murailles, fait le tour de l'île. L'ensemble est des plus pittoresques. Si Orta, quelque jour, doit être défigurée, voilà un coin qui, je crois, de longtemps ne pourra changer d'aspect.

La basilique de San Giulio est une intéressante église dont la fondation remonterait, suivant la tradition locale, au IVe siècle. Plusieurs de ses parties — colonnes, chapi-

teaux, bas-reliefs et fresques — sont, en effet, fort anciennes. Le monument le plus remarquable est une chaire romane, tout en marbre noir, où sont sculptés les attributs des quatre évangélistes et deux curieux panneaux qui représenteraient le christianisme et le paganisme, sous les traits respectifs d'un griffon et d'un crocodile, triomphant alternativement l'un de l'autre. Si cette interprétation, que me donne le gardien, était exacte, voilà un artiste qui aurait su ménager l'avenir... De nombreuses fresques ornent les piliers et les voûtes. Les meilleures, de Gaudenzio Ferrari, couvrent entièrement une des chapelles. Ce sont : au mur du fond, la *Vierge entourée de saints* et le *Martyre de saint Etienne*; au plafond, les quatre *Évangélistes*; à la voûte, quatre *Prophètes*; sur les piliers, d'un côté *Saint Michel et sainte Apollonie*, de l'autre *Saint Jules et l'un de ses*

compagnons. Les figures, ainsi que le déclare Burckhardt, sont d'une exécution excellente. Mais il est regrettable qu'elles aient recouvert des œuvres antérieures que l'on retrouve encore. A certains endroits, on aperçoit même les restes d'une peinture primitive sur laquelle ont été superposées les deux autres. Il est à souhaiter qu'on essaie de rendre au jour ces vieilles décorations gothique et romane, en transportant ailleurs les œuvres de Ferrari déjà fort abîmées par le temps et par la bêtise des visiteurs qui tinrent à y graver leur nom. Consolons-nous en constatant que celle-ci ne date point d'aujourd'hui : le gardien m'indique avec orgueil des inscriptions de 1536 et de 1541, c'est-à-dire presque contemporaines de l'œuvre. Il veut ensuite m'entraîner dans la crypte où repose le corps de saint Jules, puis dans la sacristie, pour me montrer un os de serpent gigantesque, car

la légende veut que l'île ait été longtemps inhabitable à cause des reptiles qui y pullulaient ; mais je profite d'un moment où il va au-devant d'autres visiteurs pour lui fausser compagnie. Dehors, un soleil radieux resplendit. Rarement journée sera si pure et si lumineuse. Dans le lac sans ride, les villages et les collines se mirent avec une parfaite précision. L'eau est d'un vert uni, pareil à des émeraudes fondues, qui rappelle la belle image de Dante quand il la compare au *fresco smeraldo a l'ora che si fiacco*. Les parfums des jardins arrivent en chaudes bouffées; parfois les senteurs sont si denses que la barque paraît entrer dans un nuage odorant.

Mais le jour commence à baisser. Avant le soir, je veux gravir le coteau boisé qui s'avance en promontoire et dont la cime est entièrement occupée par un Sacro Monte,

comme il y en a tant dans la région. Ses vingt chapelles, dans lesquelles des groupes en terre cuite peinte racontent la vie de saint François d'Assise, n'ont rien de bien remarquable ; mais le site, dans lequel elles s'élèvent, est ravissant. C'est une sorte de parc qui couronne toute la hauteur ; à chaque tournant des allées, on a des échappées sur les divers côtés du lac. Instinctivement, on songe aux sentiers de la villa Serbelloni qui surplombent tour à tour les trois bras du Lario ; mais l'impression est ici plus austère, parce qu'il y a abondance d'images religieuses et peu de fleurs. Les arbres même y prennent je ne sais quelle gravité. D'énormes pins, aux troncs droits et lisses comme des colonnes, s'érigent dans la douce lumière crépusculaire, peuple fraternel qui vibre au même souffle et frémit des mêmes frémissements ; les petites chapelles blanches

ont l'air de s'appuyer aux forts piliers de leur cathédrale. Un noble apaisement règne sur ce sommet d'où l'on embrasse tout le panorama. Déjà les villages tassés au déclin des coteaux s'estompent dans une poussière bleue. Le lac s'assoupit au fond de la coupe sombre des montagnes qui l'enserrent de leurs lignes harmonieuses. Sur l'autre rive, au-dessus de Pella qui s'endort dans ses bois de châtaigniers et de noyers, surgit l'extrême pointe du mont Rose.

Avec la nuit qui déjà tombe, je redescends vers Orta, jusqu'à l'*albergo* dont la terrasse, cachée dans la verdure, domine la ville. Peu à peu le ciel se drape de voiles soyeux. Une fine buée s'élève de la terre surchauffée, arrondit les reliefs, enveloppe les choses de souples velours. Les collines semblent à la fois se rapprocher et se faire plus lointaines. Le scintillement des étoiles anime la moire

de l'eau que la lune, à son premier quartier, raie d'un mince trait de feu. Quelques rares lueurs clignotent sur le quai d'Orta. Les arbres indistincts dorment immobiles dans la mollesse de l'air.

II

SARONNO



II

SARONNO

Depuis longtemps aussi, je désirais aller à Saronno. C'est là qu'on peut le mieux connaître Luini, le bon Luini, au nom doux et chantant qui évoque si bien la poésie des lacs au bord desquels il naquit, vécut et mourut. Nulle part il ne laissa autant de fresques ; or il est avant tout un *frescante*. Qui ne le juge que par ses tableaux de chevalet ignore le vrai génie de l'artiste qui, sur ces surfaces restreintes, n'avait pas la liberté d'épancher

son âme ardente et tendre, enthousiaste et spontanée.

Certes, à Milan déjà, on peut se faire une idée de son art devant les œuvres de San Maurizio, de la Brera où sont déposés de nombreux fragments et notamment l'admirable *Ensevelissement de sainte Catherine*, ou de S. Maria della Passione, cette église dont la façade rococo porte, à demi effacée, l'inscription qu'immortalisa Maurice Barrès : *Amori et dolori sacrum.* On le pénètre mieux encore à Lugano, dans cette modeste église de S. Maria degli Angeli où il peignit, sur le mur du jubé, sa plus vaste composition. Toute la *Passion* y est représentée, avec ses multiples épisodes ; et plus de cent cinquante personnages participent à l'action. L'ensemble est un peu froid et l'on sent la peine que dut avoir l'artiste pour ordonner une mise en scène si théâtrale et si compliquée ; mais

il y a des détails délicieux et rarement Luini conçut des figures plus émouvantes que le saint Jean pathétique faisant son vœu au Christ mourant, ou que la Madeleine, agenouillée au pied de la croix, qui sourit d'extase sous ses longs cheveux d'or.

A Saronno, l'espace était plus grand encore ; mais il se divisait en une série de panneaux où le peintre pouvait distribuer son travail à sa guise. N'étant gêné ni par le temps, ni sans doute par un programme fixé à l'avance, Luini n'eut d'autre règle que sa fantaisie. Il se mit tout entier dans l'œuvre, avec ses qualités et ses défauts.

Pour arriver à Saronno, il faut traverser un coin de la plaine lombarde, sur ces routes poudreuses qui deviennent assez vite monotones, parce qu'elles sont tracées en quelque sorte entre deux haies de verdure. Cette campagne fertile serait belle à voir... si elle

était visible, comme dit l'abbé Coyer, qui regrettait nos grandes routes de France, où les arbres qui les décorent et les ombragent n'offusquent point la vue. Pourtant il y a des coins charmants et des paysages d'églogue, surtout lorsque court, de chaque côté du chemin, le gros ruban des treilles d'arbre en arbre attaché. Ces vignes suspendues aux ormeaux inspirèrent de tous temps les poètes; déjà Ovide, dans une pièce de ses *Amours*, les invoquait pour exprimer sa tendresse et ses regrets de l'absence de Corinne :

> Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum.
> Separor a domina cur ego sœpe mea ?

Par cette matinée de septembre où l'été agonise, une lumière fine se joue dans l'atmosphère et se répand en ondes calmes sur la campagne d'automne. Les splendides platanes, dont une double allée relie le bourg

de Saronno à l'église, baignent dans une clarté dorée. On marche sur un épais tapis de feuilles mortes ; leur odeur un peu aigre a je ne sais quoi de mélancolique et d'amer.

Voilà bien le type des sanctuaires d'art tels que je les aime, où l'on retrouve, sous un extérieur insignifiant ou médiocre, l'âme d'un artiste. Presque rien n'y est changé après quatre siècles ; le snobisme cosmopolite n'y a pas encore pénétré ; et l'on peut y passer de longues heures sans être importuné par les touristes ou par les guides.

Tout le fond de l'église a été décoré par Luini. Ce sont d'abord deux figures de saints : *Saint Roch* et *Saint Sébastien* ; dans le passage menant au chœur : le *Mariage de la Vierge* et *Jésus devant les docteurs* ; dans le chœur même : l'*Adoration des mages* et la *Présentation au temple* ; sur les pendentifs et les parois supérieures : les *Sybilles*, les *Évan-*

gélistes et les *Pères de l'Église*; dans une petite sacristie derrière le chœur : *Sainte Catherine* et *Sainte Apollonie*, avec, sur les pans coupés, deux *Anges* portant une burette et un calice; enfin, dans un couloir du cloître : une *Nativité.*

Devant les œuvres de Luini, j'éprouve presque toujours trois impressions successives. C'est d'abord un ravissement dû aux joies que donne à l'œil l'harmonie générale des teintes et du coloris. En entrant dans ce chœur, le mot de *délicieux* m'est tout naturellement venu aux lèvres. Puis, quand je regarde plus attentivement, les désillusions commencent : je trouve les groupes confus, les visages souvent inexpressifs, les perspectives presque toujours fausses. Les paysages notamment, qui, à première vue, m'avaient séduit, sont mal construits et parfois même un peu ridicules : dans la *Présentation au temple*,

le monticule, qui porte l'église de Saronno ombragée par un palmier étique, est d'une composition vraiment enfantine; dans l'*Adoration des mages*, le défilé d'animaux chargés d'étranges petites valises témoigne d'une puérilité qui touche au grotesque. Les physionomies sont fréquemment banales et les attitudes figées; même la figure de Marie, dans l'*Adoration des mages* et dans le *Mariage de la Vierge*, est insignifiante et sans aucun caractère. Enfin, lorsque, ayant bien examiné les œuvres en détail, je m'éloigne et cherche à dégager une impression d'ensemble, voici que de nouveau Luini triomphe. Il y a tant de si jolis tons si habilement nuancés, tant de douceur et de suavité partout répandues, que je ne songe plus à critiquer. Je suis conquis, comme par ces musiques dont je sais les défauts et la médiocrité, mais qui me prennent à la première

mesure, dès que je les entends. Je ne remarque plus les erreurs qui m'ont choqué ; mon regard s'arrête seulement sur les choses exquises que Luini, ici comme ailleurs, a prodiguées. Dans l'*Adoration des mages*, par exemple, j'oublie le mauvais arrangement des groupes, pour ne plus admirer qu'un beau page à tête léonardesque ou que les petits anges de la voûte. C'est d'ailleurs dans ces figures séparées qu'a toujours excellé Luini. Et je crois bien que je donnerais les grandes fresques du chœur pour la *Sainte Catherine* ou les *Anges* de la sacristie.

Nulle part l'âme du peintre, sa douce et tendre philosophie, sa foi souriante ne se devinent mieux qu'ici. Et il semble que, dans cet asile un peu isolé du monde, il ait échappé davantage au joug du Vinci et plus simplement laissé parler son cœur. On pressent ce que Luini, livré à lui-même, aurait

pu devenir; et l'on se dit que peut-être l'école de Milan, sans la venue de Léonard, se serait élevée aussi haut que les autres écoles italiennes et aurait eu en lui l'égal de Titien, du Corrège ou de Raphaël. Mais le grand Florentin n'eut qu'à paraître pour triompher. Toutes les sèves originales se tarirent. Les qualités de santé, de robustesse et de grâce des vieux maîtres lombards s'évanouirent comme par enchantement devant une gloire aussitôt devenue tyrannie. Les artistes ne songèrent qu'à imiter l'inimitable; ils ne peignirent plus un visage sans lui donner le sourire et les yeux énigmatiques de la *Joconde*. Cette influence est tellement marquée dans les tableaux de Luini, que plusieurs d'entre eux furent longtemps attribués au Vinci.

Dans ses fresques au contraire, Luini sauvegarda mieux son indépendance. Rien

n'est plus différent, en effet, de la peinture longuement méditée et minutieusement retouchée du subtil Léonard, que l'art de la fresque, rapide, jaillissant, primesautier, tout d'inspiration, où il faut travailler sur l'enduit frais qui ne permet ni l'hésitation ni la retouche. L'un, sur la toile, s'est efforcé de rendre les sentiments les plus mystérieux de l'âme et d'exprimer, par le dessin et la couleur, toute la complication savante de son cerveau; l'autre a badigeonné les murs des églises en simple et fidèle ouvrier d'art qui aime son métier et ne vit que pour lui. Luini n'était pas un intellectuel; il a donné ses œuvres comme les beaux arbres de son pays donnent leurs fruits juteux et savoureux. Cela se voit surtout dans ses travaux de jeunesse, quand il n'a encore subi aucune influence étrangère, par exemple dans ce *Bain des Nymphes*, dont la facture si libre et

si moderne rappelle parfois Puvis de Chavannes et Renoir. Quel charme naïf chez ces jeunes filles qui sortent du bain ou se déshabillent pour y entrer! Leurs membres musclés, leur chair souple et veloutée, tout en elles crie la joie de respirer sous un ciel heureux. C'est que Luini était aussi un sage. A une époque où la guerre et la peste ravageaient le Milanais, il trouva le moyen de vivre dans une sorte de rêve, ignoré au point que nous ne connaissons guère sa biographie que par les dates de ses toiles et de ses fresques. Soit par nécessité, comme le voudrait la légende, soit peut-être simplement par désir de tranquillité, il se plut surtout dans la calme retraite des cloîtres où, pour une somme sans doute infime, mais dégagé des soucis matériels, il pouvait se livrer entièrement à la profession enchantée, *la mirabile e clarissima arte di pittura*. Il aima

particulièrement le sanctuaire de Saronno, où il semble avoir fait deux longs séjours. Nulle part, en tout cas, même devant la vaste fresque du jubé de Lugano, je ne me suis senti si près de lui. Déjà, le 4 octobre 1816, Stendhal y était venu pour voir ces fresques « si touchantes » qu'il déclare avoir « tant admirées ». Comment a-t-il pu dire, un autre jour, à propos de la beauté lombarde, « qu'aucun grand peintre ne l'a rendue immortelle par ses tableaux, comme le Corrège fit pour la beauté de la Romagne et Andrea del Sarto pour la beauté florentine »? Sans relever l'étrangeté de ces comparaisons, quelle injustice pour Luini ! Je trouve, au contraire, que celui-ci a parfaitement exprimé cette beauté dont parle Manzoni, *molle a un tratto e maestosa che brillà nel sangue lombardo*, cette race à la fois douce et robuste, et surtout ces femmes aux formes

opulentes, aux yeux langoureux, aux narines frémissantes, aux joues fraîches que l'on devine moelleuses comme la pulpe d'un fruit mûr.

Stendhal, en parlant ainsi, oubliait également Léonard de Vinci qui, au sortir de la suave mais un peu austère Toscane, sentit profondément la séduction de la Lombardie et sut fixer dans ses œuvres la grâce sensuelle de ses adolescents. Seulement, il y ajouta cet idéalisme raffiné et ce souci d'élégance qui est l'essence de l'art florentin. Chaque artiste interprète la réalité avec sa vision personnelle. Vérité banale, bien souvent répétée, que Gœthe exprima en une formule qu'alourdit la traduction : « la réalité est le sol nourricier où s'épanouit cette merveilleuse plante de l'art dont la racine doit plonger dans le réel, mais dont la tige doit fleurir dans l'idéal ». Suivant les tempéra-

ments, la tige fleurit plus ou moins haut. Les fleurs de Luini sont à la portée de nos mains ; nous pouvons facilement les cueillir et en respirer les parfums.

III

NOVARE



III

NOVARE

Pourquoi m'étais-je jusqu'ici méfié de Novare? Il y a ainsi des villes, comme des personnes, que nous évitons pendant des années, sans en savoir au juste la raison, et que nous regrettons ensuite d'avoir si longtemps ignorées, lorsqu'une circonstance fortuite les met sur notre chemin. Dans mon esprit, Novare m'apparaissait comme une triste et banale ville de la plaine piémontaise, loin de toute montagne et de tout

fleuve, surmontée d'un affreux dôme, et dont le principal intérêt était un excellent buffet aux caves renommées, dans une grande gare toujours encombrée de trains, au point de jonction de nombreux embranchements.

Cette année, obligé par mon itinéraire de m'y arrêter quelques heures, je comptais en profiter pour la visiter rapidement. Et voici que je viens d'y vivre deux fort agréables journées, logé dans un vieil hôtel où les chambres contiendraient sans peine tout un appartement parisien, où la cuisine et les vins sont de premier ordre. La ville est animée et bien bâtie; et comme ses promenades sont très belles, je me suis facilement consolé de la pénurie d'œuvres d'art.

Certes, il y a un antique baptistère et une église romane; malheureusement, il ne reste presque plus rien de la basilique primitive qui s'est peu à peu transformée en une riche

construction moderne, avec un atrium de colonnes corinthiennes en granit du Simplon. Il y a aussi l'église San Gaudenzio et son fameux clocher d'Antonelli, dont les Novarois s'enorgueillissent, et qui est presque aussi laid que l'édifice élevé par le même architecte à Turin. J'aurais pu également trouver dans les églises et les collections publiques des tableaux de Ferrari; mais, sur le chemin de Varallo, à quoi bon rechercher les œuvres secondaires de ce peintre? J'ai préféré occuper mes loisirs à flâner dans les petites rues et surtout à faire le tour de la ville.

Parmi les nombreuses cités italiennes qui ont transformé leurs anciennes fortifications en avenues ombragées, aucune n'a su en tirer un meilleur parti. Ce n'est pas ici un simple boulevard circulaire, planté de marronniers que brûle l'été et dont l'aspect

est si lamentable en septembre ; c'est une véritable ceinture de jardins et de pelouses avec des arbres superbes. Autour des ruines du château aux murailles rouges couvertes de lierre, il semble qu'on erre à travers les allées d'un vieux parc. Au nord et à l'ouest, la vue s'étend jusqu'à la ligne des grandes Alpes déployées en éventail autour des campagnes lombardes ; c'est presque le panorama qu'on aperçoit des toits de la cathédrale de Milan. D'ici, on distingue même plus nettement l'imposant massif du mont Rose ; quand un orage a lavé l'atmosphère, ses cimes se détachent sur l'azur avec la précision d'un travail d'orfèvrerie. Parfois, aux heures chaudes de la journée, lorsque les premières montagnes sont noyées dans la brume, il émerge seul, ainsi qu'une terre de rêve, au milieu de je ne sais quel océan ; et, le soir, quand l'ombre bleue gagne déjà la

plaine, il flamboie presque irréel, fleur vermeille dans le crépuscule.

Les chutes du jour, contemplées du haut de ces remparts de Novare, s'emplissent de sérénité. Et je n'ai gardé que le mauvais souvenir d'un concert où la fanfare municipale, entre deux airs de la *Tosca* et de la *Bohême*, exécuta le finale de l'*Or du Rhin*. Dans le Wagner, comme dans le Puccini, fit rage un extraordinaire piston-solo, qui doit remporter les premiers prix aux concours, mais qui a le déplorable tort de considérer tous les morceaux comme des fantaisies écrites pour son instrument...

Quant aux soirées, elles sont délicieuses, dans ces jardins nocturnes propices aux ombres enlacées, lorsque s'avive le désir qu'a toute âme d'une autre âme pour tromper l'angoisse d'être seule devant le mystère des choses. Autour des vieux arbres à demi

défeuillés et des gazons déjà flétris, rôde l'odeur de l'automne qui, elle aussi, incline à l'amour par la mélancolie.

IV

VARALLO



IV

VARALLO

Rien n'est plus charmant que le trajet de Novare à Varallo. On marche d'abord au milieu des hautes ondulations des rizières dont les épis lourds et serrés sont couchés, par vagues, comme sous une houle soudainement figée. Une douce lumière argente la campagne matinale et se joue à travers la fine brume si caractéristique de ces régions du Bas-Piémont pareilles à la plaine lombarde, brouillard impalpable mais partout présent,

où, selon le mot de Michelet, « flottent la fièvre et le rêve ». A l'horizon, les montagnes sont imprécises ; à peine distingue-t-on la ligne neigeuse des Alpes.

Vers Romagnano, les collines commencent brusquement et très vite s'élèvent. On rejoint la Sesia dont on remonte le cours jusqu'à Varallo. Ce val, l'un des plus beaux de ceux qui descendent du massif du mont Rose, est à la fois fertile et industriel. Des arbres fruitiers, des vignes plantureuses aux épaisses guirlandes, des forêts de châtaigniers donnent à tout le pays un aspect verdoyant. Peu de fermes isolées, mais de gros bourgs avenants et prospères, suivant la mode italienne. Déjà Tacite, dans sa *Germanie*, remarquait que les habitants de l'autre versant des Alpes espacent leurs maisons, alors que les Latins les réunissent le plus qu'ils peuvent pour former des villages, avec un souci cons-

tant de l'alignement et de l'effet d'ensemble. Ceux-ci ont toujours eu pour idéal la vie urbaine, la cité. Tout l'instinct aimable et social de la race est dans ces groupements qui assurent plus de facilités d'existence et plus d'occasions de gaieté. Les populations que nous croisons sur la route ou dans les hameaux, sont saines, riches, heureuses de vivre. Les paysannes portent de curieux costumes aux couleurs éclatantes ; elles nous sourient au passage ou nous saluent d'un geste gracieux. On sent que tous ces gens aiment le soleil et qu'il suffirait de quelques gouttes de pluie ou d'un peu de brouillard pour qu'il n'y ait plus personne dehors. Les Italiens pourraient prendre la devise que j'ai lue sur certains cadrans solaires : *Sine sole sileo.*

A partir de Borgosesia, les montagnes se resserrent ; la vallée devient plus pittoresque.

Et bientôt apparaît Varallo, dans une splendide position. Ses toits clairs se tassent au fond de la gorge, dominés par de verdoyantes collines derrière lesquelles surgissent de hautes montagnes. L'aspect de la ville est très particulier. Bien que l'on soit tout près du mont Rose, on n'a pas l'impression des bourgades alpestres. On trouve des maisons vastes et bien construites, des magasins importants, des marchés en plein air avec de riches étalages de fleurs et de fruits. Il y a aussi de confortables et modernes hôtels; mais aucun ne vaut l'antique auberge qu'on m'avait indiquée et dont la réputation centenaire se justifie toujours. On y prend ses repas sur une terrasse au décor vieillot, ombragée de vignes vierges, suspendue en quelque sorte au-dessus de la Sesia, juste à l'embouchure du torrent Mastallone dont les truites célèbres figurent à chaque menu.

Tout d'ailleurs y est exquis : poissons, perdreaux, pêches, raisins sont parfumés comme chez moi, dans cette vallée de la Drôme chère aux gourmets, où le Dauphiné et la Provence se mêlent pour offrir ce que leur sol a de meilleur. Une fois de plus, je trouve de nombreuses ressemblances entre mon pays et les régions des Alpes italiennes situées à ces mêmes altitudes de quatre à huit cents mètres. L'an dernier, j'avais eu cette sensation dans le Cadore, d'où Titien envoyait à son cher Arétin des gibiers et des fruits qui faisaient l'orgueil de la table la plus délicate de Venise...

La renommée de Varallo tient surtout à son Sacro Monte qui, de tous les sanctuaires de la contrée, est le plus important et le plus curieux. Il se dresse au-dessus de la ville, au sommet d'une colline boisée sur laquelle il forme une véritable cité. Vu de la vallée,

quand on approche de Varallo, il rappelle ces bourgades de Toscane ou d'Ombrie, dont les blanches murailles couronnent les coteaux tapissés d'oliviers. Le moine qui fonda ce pèlerinage, à la fin du xve siècle, eut l'ambition d'en faire la nouvelle Jérusalem, et la montagne qui le porte devait, aux yeux des fidèles, représenter le Golgotha. On y monte en une demi-heure, par un chemin assez rude, aux cailloux pointus, mais à l'abri des plus vénérables châtaigniers qui se puissent voir. Rien n'est beau comme ces bois de vieux châtaigniers plusieurs fois séculaires, parure des Alpes piémontaises : sous leur large frondaison, l'air et la lumière ne cessent de circuler; entre les troncs, si vigoureux que rien ne peut vivre près d'eux, il n'y a pas de fourrés ni de ces coins humides, encombrés d'une végétation parasite, où l'on sent grouiller tout un monde de reptiles et

d'insectes; l'ombre y est nette et claire, et le soleil seul, à travers les branchages, la troue de ses rais d'or.

Du sommet, la vue s'étend sur tout le Valsesia et sur les hauteurs qui le dominent. J'avoue que j'ai préféré jouir de ce panorama au lieu d'entrer dans chacune des quarante-cinq chapelles, où des groupes en terre cuite et des fresques reconstituent, hélas! bien tristement, et à la façon des bonshommes de cire du musée Grévin, les divers épisodes de l'histoire du Christ. Je regrette qu'à ces ouvrages, qui préparent, — comme les œuvres de Mazzoni et de Begarelli à Modène, — l'art de Saint-Sulpice, Gaudenzio Ferrari se soit associé, en brossant quelques fresques et en modelant quelques figures. Je suis venu à Varallo, en effet, pour y mieux connaître le plus célèbre de ses enfants, le bon peintre Gaudenzio Ferrari qui naquit à Valduggia,

tout près d'ici, et habita Varallo pendant la plus grande partie de sa vie. Voilà encore un de ces artistes qui, dans tout autre pays, serait presque illustre. Mais l'Italie est si riche qu'elle l'a un peu négligé. Sa gloire n'a guère franchi la contrée où, il est vrai, la plupart de ses œuvres sont jusqu'ici demeurées. Et peut-être est-ce justement une des raisons de ce dédain, ainsi que le fait remarquer M. Téodor de Wyzewa, « l'atmosphère des lacs répandant dans les âmes une sorte de voluptueuse torpeur qui fait redouter la secousse d'une trop vive émotion artistique ».

On peut avoir déjà une idée du talent de Ferrari quand on a vu ses tableaux de Novare, de Cannobio et de Côme, ses fresques de Verceil et de l'île d'Orta, et surtout cette magnifique coupole de Saronno, que j'ai admirée l'autre jour, et que l'*Histoire de l'Art*

d'André Michel met au rang des principaux monuments de la peinture italienne, en la comparant à celle du Corrège. Mais on ne peut vraiment le connaître qu'à Varallo, dans la petite église de S. Maria delle Grazie qui s'élève au pied de la montée du sanctuaire. C'est là que bat encore son cœur, sur cette place ensoleillée où l'on conserve sa maison et où ses concitoyens lui dressèrent une statue, voulant honorer, ainsi que le déclare l'inscription, celui qui s'est immortalisé « *nell'arte del dipingere e del plasticare* ». Si cette formule se comprend sur le chemin du Sacro Monte, — puisque l'artiste mit la main à quelques statues des chapelles, — elle est, d'une manière générale, trop ambitieuse. Ferrari ne peut prendre rang que parmi les peintres, mais à un rang très honorable ; et sans aller jusqu'à le compter, comme Lomazzo, parmi les sept plus grands

maîtres de l'époque, il est juste de rendre hommage à ses mérites.

Avant d'entrer à S. Maria delle Grazie, j'ai voulu voir un de ses tableaux qui orne encore l'autel de l'église paroissiale, bâtie, au milieu de la ville, sur un rocher où l'on accède par un fort pittoresque escalier. Une inexactitude de Burckhardt pourrait laisser croire qu'il y a deux églises possédant un *Mariage de sainte Catherine* ; il distingue la Collegiata et San Gaudenzio qui sont le même édifice. Ce tableau à six compartiments est d'une parfaite harmonie. Le Christ est très beau ; rarement fut mieux rendu ce corps sans vie, qui pourtant n'est pas un cadavre, puisqu'il doit ressusciter ; le fragment central représentant le mariage de sainte Catherine est également tout à fait délicieux de composition et de couleur.

Mais c'est dans la fresque, comme Luini,

que triomphe Ferrari, et son chef-d'œuvre est, à S. Maria delle Grazie, le vaste retable peint sur le jubé. Dans la chapelle de gauche, au-dessous de ce retable, la *Présentation au Temple* et le *Christ parmi les docteurs* sont également très remarquables ; mais l'importance de la grande fresque permet de les négliger. La paroi est divisée en vingt et un panneaux retraçant l'histoire du Christ. L'ensemble n'est pas du tout monotone ; chacun des épisodes sacrés offre une remarquable variété d'exécution. A les regarder de près, il semble que Ferrari, sauf pour le dessin et la grâce, l'emporte sur Luini. Il a plus de mouvement et de puissance. Par moments, j'ai songé à Signorelli. On trouve des détails d'un naturalisme assez osé ; je ne vais pas, comme Corrado Ricci, jusqu'à parler de « modernisme ». Les vêtements sales et déchirés des flagellants, les attitudes des apôtres

regardant Jésus qui lave les pieds de l'un d'eux, les effets de lumière dans la scène de l'arrestation, entre autres exemples, indiquent ses recherches et son constant souci de la vérité. Il lui arrive même d'exagérer. C'est ainsi que, dans le panneau du crucifiement, il y a de nombreux détails inutiles ou même ridicules : le diable qui torture le mauvais larron, le petit chien qui saute au premier plan, nuisent à l'émotion. On sent l'artiste ballotté entre les diverses influences qui agirent sur lui, influences que M. Téodor de Wyzewa, après miss Ethel Halsey, s'est efforcé de dégager. D'après ces critiques, le peintre reste d'abord fidèle à ses origines lombardes ; puis ils constatent dans ses œuvres une nouvelle manière que tous deux trouvent si nettement allemande qu'ils supposent que Ferrari a travaillé quelques mois au bord du Rhin. J'avoue n'avoir pas senti aussi clai-

rement cette influence dans le tableau de San Gaudenzio dont je parlais tout à l'heure et qui date de cette période. Puis l'artiste va à Parme et subit l'enchantement du Corrège : les anges de la *Fuite en Égypte*, dans la cathédrale de Còme, et le chaud coloris de l'admirable *Marche au Calvaire* de Cannobio, ne peuvent sur ce point laisser aucun doute. Enfin, à la fin de sa carrière, Ferrari, fondant toutes ces influences dans son génie personnel, donne ses chefs-d'œuvre de Verceil et de Saronno.

Ces divisions sont toujours un peu arbitraires. Je trouve d'ailleurs — et c'est ce qui fait pour moi le charme de Ferrari — que, plus ou moins, mais toujours, il est resté lombard. Ayant passé presque toute sa vie dans ses montagnes de Varallo et sur les bords des lacs, il conserva la saveur de son pays et de sa race. Il fut le dernier à résis-

ter au joug de Léonard de Vinci ; quand il meurt, en 1546, on peut dire que la peinture lombarde a vécu.

V

VARÈSE



V

VARÈSE

Ce n'est pas sur les bords du lac de Varèse, comme une phrase un peu ambiguë le laisserait croire, que Taine souhaita d'avoir une maison de campagne ; il ne s'approcha même pas de ses rives et se contenta de le regarder de la route qui mène à Laveno. Ce fut le lac Majeur qui l'enthousiasma au point de désirer y vivre ; il le préféra au lac de Côme dont il ne sut pas goûter la volupté. Mais je comprendrais que la ville de Varèse

eût fixé son choix, car elle est charmante et ses environs comptent parmi les coins les plus ravissants de la Lombardie. Gaie, prospère, animée, parfois même grouillante aux jours de ses célèbres marchés et de ses courses de chevaux, les Milanais l'ont adoptée comme une de leurs résidences préférées et y ont fait construire de riches villas. En dehors des périodes de fête, comme elle est ignorée des touristes, on peut y paresser tout à son aise et savourer le calme majestueux de son jardin public, l'un des plus beaux qui soient dans l'Italie du Nord. C'est le parc de l'ancienne Corte que le duc François III de Modène avait édifiée au XVIIIe siècle. Planté dans le vieux style italien, il est infiniment noble et sévère. Des charmilles centenaires encadrent de larges pelouses. Je me rappelle l'avoir vu jadis, au printemps, quand les camélias, les marron-

niers, les magnoliers d'Australie aux souples fleurs blanches, les lilas l'emplissaient de leurs jeunes parfums. Aujourd'hui, les senteurs, moins fortes, mais plus subtiles, de l'automne enfièvrent les bosquets. Dans le fond, une hauteur ombragée de sapins et de pins parasols donne à ce jardin plus de caractère encore et plus de grandeur ; de cette terrasse, la vue s'étend sur tout le lac de Varèse et jusqu'à la chaîne des Alpes occidentales que domine toujours le mont Rose. En se retournant, on aperçoit, pardessus les toits de la ville, la Madonna del Monte et, plus loin, le Campo dei Fiori qui surplombe de mille mètres la plaine, incomparable belvédère où, depuis quelques jours, hélas ! on monte en funiculaire. Déjà un chemin de fer à crémaillère avait déshonoré l'illustre pèlerinage de la Madonna, que l'on gravissait autrefois à pied ou en charrette à

bœufs, par un rude chemin de croix aux interminables lacets. Comme on savourait mieux alors la joie de s'élever peu à peu et de découvrir à chaque tournant une plus vaste étendue ! Du sommet, le panorama est grandiose. Le regard embrasse toute la Lombardie, jusqu'à Milan que l'on devine à l'horizon. On distingue six lacs : à gauche, celui de Côme; devant soi, celui de Varèse; à droite, les petits lacs de Biandronno, de Monate et de Comabbio; enfin, très loin derrière eux, deux morceaux du Majeur. C'est sans doute ce qui faisait compter jusqu'à sept lacs par Stendhal qui s'écriait : « Ensemble magnifique... on peut courir la France et l'Allemagne sans avoir de ces sensations-là ! » Il est certain que peu de vues sont aussi splendides, surtout vers le soir, quand les masses d'eau miroitent au soleil couchant comme des reliquaires d'or. Mais, malgré

son cri d'admiration, ce jour de juin 1817, Beyle était profondément triste, triste au point de regarder à peine les femmes qui l'accompagnaient dans sa promenade et dont deux au moins, nous déclare-t-il, étaient très belles. « N'ayant pas le temps d'être amoureux d'aucune d'elles, je le suis de l'Italie. Je ne puis vaincre ma mélancolie de quitter ce pays... » Et sans doute il était sincère ; mais à ce regret se joignait un souvenir qui lui mettait aux lèvres un goût d'amertume. Il se rappelait une autre ascension, faite six ans avant, par un matin d'octobre « où le soleil se levait environné de vapeurs, où les coteaux inférieurs paraissaient des îles au milieu d'une mer de nuées blanches ». Comme il montait allègrement ! Il allait retrouver Angelina Pietragrua qu'il avait connue dans sa jeunesse, qu'il venait de revoir plus belle encore que son amour ne l'avait imaginée

pendant les années de séparation, et qui s'était enfin donnée à lui. Mais la Madonna del Monte ne fut guère favorable aux amants. Bien que le frère du curé lui eût confié la *benedetta chiave*, la clef de la porte qui faisait communiquer son logement avec le péristyle de l'église, il ne put rejoindre la jolie Milanaise. Soit pour exciter son amour, soit parce que la jalousie de son mari était réellement éveillée, elle s'arrangea pour lui échapper. Sur cette terrasse, d'où je contemple l'admirable panorama, Beyle médita sur l'amour et attendit vainement celle qu'il devait plus tard traiter de « coquine ». Un siècle après, presque jour pour jour, je ne sais quelle grâce plus émouvante ce souvenir ajoute au paysage, à ce paysage que ses yeux regardaient mais ne voyaient pas.

VI

COME



VI

COME

Comment quitter la Lombardie et repasser les Alpes sans m'arrêter au bord de ce Lario où j'ai si souvent promené mes flâneries qu'il me semble y avoir vécu des années? Mais, cette fois, au lieu de séjourner à Bellagio ou à Cadenabbia, je veux rester à Côme même et subir le charme de cette ville qui est plus aujourd'hui la cité de Volta que celle de Pietro da Bregia, l'architecte du Dôme, mais où l'on peut encore trouver de pures joies d'art.

Je me souviens d'avoir, à la suite de Maurice Barrès, raillé Taine qui, dans son *Voyage en Italie*, réserve plus de pages à la cathédrale de Côme qu'aux rives mêmes du lac. Et certes, je ne me dédis pas entièrement, car le chapitre de Taine reste bien amusant. Quand l'auteur quitte Milan et ses musées, il exulte : « Après trois mois passés devant des tableaux et des statues, on est comme un homme qui pendant trois mois a dîné tous les jours en ville ; donnez-moi du pain et pas d'ananas. On monte en chemin de fer l'esprit léger, sachant qu'à l'arrivée on trouvera des eaux, des arbres, des montagnes véritables, que les paysages n'auront plus trois pieds de long et ne seront plus enfermés dans quatre baguettes d'or... » Et, le lendemain, après avoir fait le tour du lac sans descendre de bateau, il consacre une courte page aux merveilles qu'il a eues sous les yeux

et qu'il semblait désirer avec tant d'ardeur; puis, il ne résiste pas à la tentation d'aller visiter le Dôme, et il écrit tout un chapitre où il disserte longuement sur l'heureux mélange de l'italien et du gothique dans les œuvres de la Renaissance.

Maintenant que j'ai pu regarder en détail cette cathédrale, je comprends l'enthousiasme de Taine. Même à la fin d'un voyage d'Italie, elle peut retenir et séduire le touriste en quête de beauté. A côté du si joli Broletto de marbre tricolore, dont on dut amputer un tiers pour lui donner son développement, la façade est infiniment originale avec ses trois divisions marquées par des cordons verticaux de statues superposées. La partie médiane est particulièrement ouvragée et d'une grande richesse décorative. Le portail central, surmonté de cinq hautes figures et d'une rosace entourée de niches, est flanqué,

à gauche et à droite, d'élégantes et minces fenêtres au-dessous desquelles sont les célèbres statues assises des deux Pline. Je remarque qu'il y a partout abondance de statues ; les bords des fenêtres en sont eux-mêmes garnis ; on en compterait peut-être une centaine sur cette façade qui, à cause des vastes espaces plats, paraît au premier abord presque nue. Les détails d'architecture sont tantôt gothiques, tantôt renaissance ; rarement se voit mieux, matérialisée dans le marbre, la lutte des tendances qui se partagèrent le XV[e] siècle. Ces œuvres de transition ont d'ailleurs une simplicité et une vigueur d'accent qui témoignent d'un art jeune et sain. Sans doute, comme Taine le constate, des naïvetés, des imitations trop littérales des formes réelles indiquent un esprit qui n'a pas encore atteint tout son essor ; les cambrures exagérées, les chevelures surabon-

dantes montrent les excès et la sève irrégulière de l'invention; mais ce désir de rendre et d'exprimer la vie a, dans ses gaucheries, plus de séduction que bien des perfections trop savantes et trop froides. Du reste, ainsi que je l'ai noté déjà plusieurs fois, la sculpture lombarde est surtout ornementale et a pour but de concourir à l'effet d'ensemble; les artistes sont des décorateurs plus que des statuaires. On s'en rend encore mieux compte devant les deux portes qui s'ouvrent sur les côtés de la cathédrale. Celle du midi serait de Bramante; bien qu'on l'ait contesté, il me semble qu'elle a sa marque : l'ampleur du dessin, la sobriété des détails, la fermeté des lignes, la noblesse de l'ensemble sont en tout cas dignes du grand architecte. L'autre porte, que l'on appelle généralement la Porta della Rana, à cause d'une grenouille sculptée dans l'un des piliers, est des frères

Rodari. On devine que les deux artistes lombards ont voulu faire mieux que le modèle dont ils s'inspiraient; ils n'ont réussi qu'à faire plus riche et plus touffu, trop riche et trop touffu. Pourquoi, sur l'entablement, ces figures et cette niche surmontée à son tour de statues? Pourquoi ces immenses colonnes ciselées et chargées d'ornements comme des supports d'autels? Je reconnais bien là les mains et l'esprit des artisans qui travaillèrent au Dôme de Milan ou à la Chartreuse de Pavie...

Mais ne faisons pas comme Taine et donnons ces dernières heures au lac. A la fin de mars dernier, revenant de Tolède et des âpres plateaux de Castille, j'éprouvai une telle allégresse physique en arrivant sur ces bords que jamais ils ne m'avaient paru si beaux; je déclarai qu'à la neuve saison, mieux qu'à l'automne, s'en goûtait le charme prenant.

Ce n'est vrai qu'à un point de vue : la joie des yeux est plus complète au printemps. A travers l'atmosphère que n'ont pas encore souillée toutes les poussières de l'été, les moindres détails du sol apparaissent. Les collines, qui ferment si harmonieusement les rives sans les emprisonner, se colorent de nuances plus délicates ; elles dessinent mieux leurs courbes fines et leurs souples ondulations ; les arbres défeuillés ne les cachent pas sous le ton uniforme de leur ramure. La neige, qui recouvre encore les cimes, détache les crêtes sur l'azur, et fait en même temps le plus émouvant des contrastes avec les arbres en fleurs.

Mais la profonde poésie de ce lac et son incomparable séduction voluptueuse ne se déploient vraiment qu'en septembre, quand la langueur et les parfums de l'été finissant flottent autour de nous en un perpétuel

encens. Dans les allées embaumées de ses jardins, on songe aux bosquets du Tasse où, sous la persuasion odorante des fleurs, un héros sentit sa haine faire place à l'amour. Si d'autres lacs sont trop froids et trop étrangers à nos sentiments, celui-ci est plutôt trop soumis à nos désirs et trop favorable à notre sensualité. Les vrais amants y souffrent parfois de tant d'inutiles complicités et de joies qu'ils ne tirent pas entièrement de leur propre ardeur.

J'ai voulu retourner à pied jusqu'à Cernobbio pour revoir la villa d'Este, refaire le chemin que j'avais parcouru la première fois que je vins à Côme. En douze années, que de changements ! Une multitude de maisons se sont élevées au bord de la route qui semble aujourd'hui la rue d'une seule ville s'étendant tout le long du rivage. Le progrès est toujours hostile à la nature et ennemi

du pittoresque. Bientôt, on ne marchera plus qu'entre des murs. Et comme la chaussée sera de plus en plus encombrée par les tramways et les automobiles, il faudra renoncer à cette promenade jadis délicieuse. Ah! l'heureux temps où ces coins étaient si tranquilles, où l'on croisait seulement de paisibles touristes et de beaux équipages, où, même lorsqu'on longeait des propriétés privées, les arbres et les fleurs se penchaient si aimablement par-dessus les terrasses et à travers les grilles, qu'on avait l'illusion de suivre les allées d'un parc! Pauvres verdures d'aujourd'hui, que vous avez l'air honteux et misérable sous votre linceul poussiéreux! Hélas! rives trop magnifiques, c'est la rançon de votre beauté qui mourra de sa gloire même, comme ce laurier des Iles Borromées sur lequel la légende prétendait que Bonaparte avait gravé, à la veille de Marengo,

le mot de *victoire* et qui ne put survivre aux mutilations de ses trop fervents admirateurs.

Pour trouver un peu de calme, il faut se réfugier sur la côte orientale, vers Torno, où s'arrête la route carrossable, et prendre le sentier muletier qui conduit à la villa Pliniana. Là, c'est la solitude, comme au temps de Pline. Celui-ci possédait au moins trois maisons de campagne sur ce lac. Celles qu'il appelait *Tragœdia* et *Comœdia*, à cause de leur situation, l'une sur la hauteur, l'autre tout près de l'eau, « l'une portée sur des cothurnes et l'autre sur d'humbles socques, » devaient être aux environs de Lenno, où des fûts de colonnes et des chapiteaux immergés témoignent de l'existence de somptueux édifices. La troisième s'élevait sur l'emplacement de l'actuelle villa Pliniana, à côté de la source intermittente qui l'intrigua si fort,

ainsi qu'on le voit dans la lettre à Licinius Sura, où il énumère toutes les explications alors plausibles de ce phénomène naturel. C'est un des lieux les plus farouches de ces bords d'habitude si amènes ; et l'on comprend que ce cadre hostile, presque mystérieux, ait ajouté à l'étonnement et à l'effroi des anciens. Seul le lac sourit entre les troncs noirs des cyprès et palpite doucement dans la clarté du plein midi éblouissant, ainsi que l'a dépeint Càrducci :

> ... palpitò il lago di Virgilio, come
> velo di sposa
> che s'apre al bacio del promesso amore.

De ce coin solitaire, si près de Côme et si désert, où ne parviennent pas les échos des rives aujourd'hui trop bruyantes, c'est un peu du lac de Virgile et de Pline que je vois frémir sous l'ardente lumière, dans la lan-

gueur de l'automne, comme frémissait tout le Lario, il y a deux mille ans, sous un plus jeune soleil, dans un décor moins apprêté.

Août-Septembre 1910.

DES BORDS DE LA BRENTA AUX MONTS EUGANÉENS



I

FUSINA



I

FUSINA

Rives de la Brenta, collines Euganéennes : qu'il y a longtemps que je désirais vous connaître et que je rêvais de vous ! Si grande pour moi est la magie des mots, que, parfois, je me plaisais à vous évoquer, rien que pour répéter les fluides syllabes de vos beaux noms. Et, bien souvent, au retour des îles de la lagune, rentrant dans Venise qu'embrasait l'incendie des couchants de septembre, j'ai regretté de ne pouvoir continuer ma route le

long du fleuve, jusqu'aux montagnes bleues qui se dessinaient dans la lumière comme de jeunes seins.

Plus que le Bædeker, qui consacre à peine quelques lignes à ces régions, des souvenirs littéraires aiguisaient mon envie. Je songeais à Pétrarque finissant ses jours dans la petite maison d'Arquà, à Byron se promenant à cheval sur les rives de la Brenta ou sur les coteaux d'Este, aux héros du *Feu* se poursuivant dans le labyrinthe de Strà. Je me rappelais le conseil de Barrès : « Souhaitez une occasion de remonter la Brenta sur ces barques lentes qui seules cheminent encore de Fusina à Padoue. Par un doux et magnifique automne, tandis qu'aucune lettre de France ne peut ici nous rejoindre, qu'il fait bon sur cette vieille eau désertée ! » Et puis, chaque fois que je traversais Padoue, des vers de Musset, qui ne sont certes pas

parmi les meilleurs, me revenaient comme une obsession :

> Padoue est un fort bel endroit
> Où de très grands docteurs en droit
> Ont fait merveille ;
> Mais j'aime mieux la polenta
> Qu'on mange aux bords de la Brenta
> Sous une treille...

Cette année, j'ai pu enfin réaliser mon rêve. Je n'ai pas mangé de polenta sous une treille ; mais j'ai suivi le cours de la Brenta, tout tranquillement, en flânant, tantôt en barque, tantôt à pied sur les berges. Et je fus tout d'abord déçu.

C'est à Fusina que commencent ces rives dont la réputation était extraordinaire et que l'on égalait aux plus fameuses merveilles de l'univers. « Je ne crois pas, dit Lalande, que les délices de Tempé, si célèbres dans les anciens poètes, ni le faubourg de Daphné

(au midi d'Antioche), dont on a tant parlé, eussent rien de plus beau que le bassin de Naples et les rivages de la Brenta. » De tels éloges semblent, aujourd'hui, singulièrement exagérés ; c'est que nous n'avons sous les yeux qu'un pâle reflet de l'ancienne splendeur de ces bords, au temps où on les visitait en *burchiello*. « C'est un grand bateau, dit Lalande, dont la chambre est communément ornée de peintures, avec des tapis, des glaces et des portes vitrées : on le fait remorquer par une ou deux barques à quatre rames depuis Venise jusqu'à Fusina, le long des lagunes, où la route est indiquée par des piquets, pour que les barques ne soient point exposées à s'égarer ou à donner sur les bas-fonds. Il faut environ une heure pour aller de Venise en terre-ferme, c'est-à-dire pour faire cinq milles ; on prend ensuite deux chevaux pour tirer la barque le long du canal de la Brenta…

Quand on est entré dans ce canal, on trouve une double file de villages et de maisons qui se succèdent sans interruption, des palais superbes, des casins ornés, des jardins sans nombre, une belle verdure : je n'ai point vu de rivages aussi riants et aussi bien peuplés. » Quelque vingt ans plus tôt, le président de Brosses nous avait aussi vanté son *burchiello* qui se nommait le *Bucentaure*. « Vous pouvez bien penser, dit-il, que ce n'est qu'un fort petit enfant du vrai *Bucentaure*; mais aussi c'était le plus joli enfant du monde, ressemblant fort en beau à nos diligences d'eau, et infiniment plus propre, composé d'une petite antichambre pour les valets, suivie d'une chambre tapissée de brocatelle de Venise, avec une table et deux estrades garnies de maroquin, et ouverte de huit croisées effectives et de deux portes vitrées. Nous trouvions notre domicile si agréable et si commode, que,

contre notre ordinaire, nous n'avions nulle impatience d'arriver, d'autant mieux que nous étions munis de force vivres, vin de Canaries, etc., et que ces rivages sont bordés de quantité de belles maisons de nobles Vénitiens. » Évidemment, la route, dans de telles conditions, ne devait point paraître longue. Quelles délices de voyager ainsi, lentement et confortablement, dans l'un des plus beaux pays du monde et avec les plus charmants compagnons de plaisir qui furent jamais ! Dès que la nuit tombe, le bateau s'arrête ; on dîne dans une villa ; à défaut, on improvise un festin à bord. On danse, on chante, on joue jusqu'au matin. Des intrigues se nouent et se dénouent. Le moindre incident prend un pittoresque délicieux.

En aucun temps, la douceur de vivre ne fut plus grande ni plus passionnément cultivée que pendant les années du XVIIIe siècle

vénitien. Il faut lire les mémoires de l'époque pour se faire une idée des fêtes incessantes qui se succédaient sur ces rives où s'élevaient près de cent cinquante villas. L'existence y était aussi luxueuse et plus libre encore qu'à Venise. On ne villégiaturait pas pour se reposer et jouir de la campagne, mais pour s'amuser, se griser de plaisirs, passer de divertissements en divertissements, de folies en folies, et aussi pour éblouir ses voisins. Les Vénitiens d'alors avaient un peu la mentalité des Parisiens de nos jours, qui n'imaginent d'autre distraction que de se retrouver à Cabourg ou à Trouville, sur les mêmes planches et dans les mêmes salles d'un casino. Le snobisme est de tous les temps : le mot seul est moderne. Il fallait posséder une villa sur les bords de la Brenta, comme il faut en avoir une aujourd'hui sur les plages sans caractère et sans charme du Calvados.

Depuis le début du siècle dernier, l'eau calme de la rivière ne renvoie plus les lueurs des barques ni les échos des romances de Pergolèse et de Cimarosa. La triste Fusina ne voit plus flotter les *burchielli* pavoisés; seules, des péottes chargées de fruits vont, chaque matin, alimenter les marchés vénitiens. Sur ces rives désertées, Candide chercherait vainement le seigneur Pococurante; et Corinne, au départ d'Oswald, n'y louerait plus une villa. C'est Napoléon qui porta le premier coup à la prospérité de la République; la domination autrichienne acheva la ruine. Déjà, en 1833, quand Chateaubriand les revit, ces bords n'étaient plus aussi amènes, et de nombreuses villas avaient disparu : pourtant, malgré ce demi-désappointement, il fut charmé « des arbres de soie, des orangers, des figuiers et de la douceur de l'air » ; il est vrai qu'il revenait des « sapi-

nières de la Germanie et des montagnes tchèques où le soleil a mauvais visage ».

La décadence a continué. Quand, après avoir dépassé les murs roses de San Giorgio in Alga, où une petite madone de marbre veille sur la lagune, le bateau m'a débarqué sur les rivages de la plate et marécageuse Fusina, en proie aux moustiques et aux fièvres, j'ai éprouvé une impression de mortel ennui. C'était jadis un village important. De vastes puits y étaient creusés d'où l'on tirait l'eau potable que des chalands, spécialement aménagés à cet effet, allaient chaque jour porter à Venise. Une curieuse machine, le *carro*, faisait, à l'aide de poulies et de cordages, franchir aux embarcations la barre qui fermait l'embouchure de la Brenta, avant que son cours eût été en partie détourné vers le sud. Aujourd'hui, il n'y a plus que le bâtiment de la douane, la petite gare du tramway

électrique et quelques misérables maisons à demi enfouies dans la vase. C'est triste à pleurer. Où est la vieille Fusina, dont les voyageurs vantaient la grâce, entre la lagune et les étangs, au milieu des verdures et des fleurs, tout entourée de roseaux, de nénuphars et de lis d'eau? Autour de moi, je ne vois que des champs mornes qu'envahit une immense décomposition végétale. Par ce matin d'automne, la plaine basse, presque liquide et toute fumante de la pourriture des plantes, semble un marais mal desséché. De petites flaques miroitent au soleil. Mais, assez vite, l'aspect change. Quelques fermes mettent un peu d'animation au bord du chemin. Des bateaux glissent sur le canal, traînés par des chevaux ou menés à la rame; d'autres sont amarrés aux berges, chargés de fruits aux couleurs vives et de raisins mûrs. Dans les prés, des vignes flexibles courent en guir-

landes, d'un *pioppo* à l'autre, ondulant au vent comme des hamacs de pourpre et d'or. Des maisons aux murs d'un jaune éclatant se reflètent dans le miroir terni de la rivière qui s'émeut à peine au passage des barques.

Jadis, ces eaux étaient courantes quand la Brenta suivait son cours naturel et se jetait à Fusina. Mais du jour où Venise eut soumis Padoue, son souci constant fut de détourner le fleuve qui ensablait la lagune, au moyen de canaux qui emportent l'eau et la terre qu'elle charrie, très loin, du côté de Brondolo et de Chioggia. L'ancien lit, canalisé et barré d'écluses, est aujourd'hui une sorte d'étroite et longue mare, où barbotent d'innombrables canards, et qui, à certains coins, semble dormir sous la végétation qui la couvre. Heureusement, les ingénieurs n'ont pas eu l'idée d'en rectifier les incessantes sinuosités. A chaque tournant, les vues changent.

Souvent, une double et régulière colonnade de hauts peupliers dorés encadre les rives. Par cet automne précoce, qui suit un été pluvieux, les mûriers sont déjà tout jaunes dans la campagne jaunie. Près des granges, montent les flammes vives des cerisiers de feu.

II

MALCONTENTA



II

MALCONTENTA

A un coude de la Brenta, la haute masse de la villa Foscari surgit derrière les toits de Malcontenta; et l'on s'étonne de ne pas l'avoir aperçue plus tôt, tant elle se détache, imposante, au-dessus de la plaine sans mouvement. Les murs construits par Palladio ont gardé si intact leur air de majestueuse sérénité que l'on ne peut se douter, lorsqu'on les voit en passant sur l'autre rive du canal, des ruines qu'ils abritent. Un pillage éhonté



suivit la fin de la République. Quand les palais ne furent pas entièrement démolis, ainsi qu'il arriva le plus souvent, on vendit tous les objets d'art qu'ils renfermaient : meubles, fresques, boiseries, étoffes; puis, des entrepreneurs de démolitions achetèrent en gros, et à vil prix, tout ce qui pouvait encore avoir quelque valeur : pierres, plombs, ferrailles, motifs décoratifs. Ce fut une véritable razzia. Rarement le vandalisme alla aussi loin.

Le rez-de-chaussée de la Foscari est aujourd'hui occupé par un atelier de charronnerie. Quand j'ai demandé à un ouvrier si l'on pouvait visiter la villa, il s'est étonné de mon désir, prétendant qu'il n'y avait rien à voir; puis, sur mon insistance, il m'a indiqué une petite porte et un misérable escalier tournant, par où l'on accède maintenant au premier étage. Il n'a pas daigné m'accom-

pagner. Que pourraient, en effet, emporter les visiteurs, puisque les chambres sont vides?

Plus qu'à la Rotonde de Vicence, plus que dans n'importe quel palais délabré de Venise, l'impression de ruine soudaine, inexplicable, saisit et consterne. Dans les vastes pièces, gaies et claires, dont les fenêtres ouvrent sur de beaux panoramas de campagne, on ne comprend pas un tel abandon. De loin en loin, sur les murs, on distingue quelques vestiges des fresques qu'y peignit Battista Zelotti, peut-être sur les indications de Véronèse, comme à Maser et à Fanzolo. Voici justement une silhouette de femme en trompe-l'œil assez semblable à une figure de la villa Giacomelli. J'ai vainement cherché la *Chute des Titans* qu'admira particulièrement le président de Brosses. Que sont devenues ces peintures? Emportées par morceaux ou simplement dégradées par le temps? Probable-

ment dégradées, puisque de nombreux fragments subsistent et puisque, ni dans les musées, ni dans les collections particulières, on n'a trouvé trace des parties qui auraient été enlevées.

Le salon d'entrée devait avoir très noble allure ; suivant le plan cher à Palladio, il traversait entièrement l'étage et allait de la façade principale sur la Brenta à la façade sur les jardins. Le propriétaire actuel a le projet de le faire restaurer et certains travaux sont mêmes commencés ; mais le mal est bien grand. Parmi les autres pièces, deux cabinets seulement ont encore, en assez bon état, leur ancienne décoration ; et vraiment, elle est délicieuse. Nulle part, les ouvriers qui se spécialisèrent dans l'art du stuc et de la fresque n'acquirent plus d'habileté qu'à Venise. Ils eurent tout ce qui est nécessaire à ce travail : la richesse d'invention, la grâce, la va-

riété, l'élégance, la fraîcheur d'inspiration et surtout le goût le plus exquis. Leur fécondité tenait du prodige. Festons et guirlandes, branches de vigne, feuillages et fleurs, papillons et rubans, nœuds et cartouches, courent autour des portes et des fenêtres, ondulent le long des parois, encadrent les alcôves. Des putti et des amours, joliment modelés, animent ces motifs de leur mille poses imprévues, mais toujours naturelles. Des souvenirs de l'Orient et même de l'Extrême-Orient, avec lesquels Venise était en rapports incessants, mettent des notes pittoresques. De véritables paysages égaient parfois les murs. Dans l'un des petits cabinets, il y a notamment un plafond parfaitement conservé : une Renommée aux ailes éployées vole au milieu d'enfants joufflus, d'animaux, de grotesques et d'attributs. L'ensemble est charmant. Voulant emporter un souvenir de ma visite, j'ai à tout

hasard posé par terre mon kodak renversé; et, comme il arrive parfois en photographie, ce cliché, qui n'a peut-être jamais été fait et sur lequel je ne comptais guère, est le meilleur de mon voyage.

L'entrée principale était sous la colonnade qui donne si grand air à la façade. Une inscription rappelle la visite du roi Henri III, qui, à la nouvelle de la mort de son frère Charles IX, avait quitté subrepticement Cracovie, échangeant sans regret un trône étranger pour celui de ses aïeux. L'accueil que lui fit Venise fut splendide; les récits qui nous sont parvenus témoignent de la magnificence des fêtes qui eurent lieu à la fin de juillet 1574, et permettent, tant ils sont abondants, d'en suivre le détail jour par jour, presque heure par heure : c'est ce qu'ont fait MM. Pierre de Nolhac et Angelo Solerti, dans une très intéressante publication qui

méritérait d'être traduite en français. Une vieille amitié et une estime réciproque unissaient la République et le roi Très-Chrétien. A Venise, comme à Vienne, notre ambassadeur passait immédiatement après l'envoyé du Pape, si bien qu'*ambasciatore* tout court désignait le représentant de la France, comme s'il n'y en avait pas eu d'autre. On comprend l'émotion que souleva l'arrivée de Henri III, d'autant plus que sa fuite de Cracovie — dont on ignorait les incidents un peu ridicules — le parait d'une auréole d'intrépidité et d'audace. Toutes les classes de la société rivalisèrent d'enthousiasme ; l'ambassadeur Du Perrier pouvait écrire au Roi : « A la vérité, Sire, il faut que je vous die qu'il n'y a aujourd'huy homme ny femme de la ville, de quelque condition que ce soit, qui ne s'estudie à vous honorer... Les octogénaires et centenaires craignent de mourir

avant de vous avoir vu... » Le Sénat prit une série de mesures exceptionnelles; il décida de faire dresser un arc de triomphe au Lido, à l'endroit où le roi devait débarquer, et chargea Palladio de cette construction, qui fut achevée en moins d'un mois. Nous avons la bonne fortune de posséder deux reproductions de l'œuvre du grand architecte : l'une, dans le tableau de Vicentino qui orne encore la salle des Quatre-Portes au Palais Ducal, l'autre dans une gravure de Zenoni, à l'Université de Padoue; celle-ci est infiniment précieuse, parce qu'on y distingue les détails et les inscriptions de l'arc palladien. On y trouve même indiqué l'emplacement exact qu'occupaient les gondoles des magistrats et des dignitaires de la République, lors de l'arrivée du souverain français.

Après dix journées de fêtes, Henri quitta Venise. Le cortège royal s'engagea sur la

Brenta et s'arrêta au palais Foscari où un dîner était préparé. Le dernier des Valois admira, nous disent les chroniqueurs, la loggia, le double escalier qui y donne accès et les épais bosquets qui entouraient la villa... Hélas! les bosquets aussi ont disparu. Le parc de l'ancien domaine a fait place à des champs et à des fermes de rapport. Plus de jardins ni de charmilles. Le palais lui-même n'est aujourd'hui qu'une dépendance de la grange voisine. Seul, l'extérieur du bâtiment est resté à peu près indemne. Les hautes murailles, que la belle colonnade de la façade rend pareilles à un temple antique, semblent avoir honte d'être encore si nobles pour ne plus abriter que des ateliers et des greniers; l'impression de tristesse et de mort serait, je crois, moins forte, si leurs lignes, à demi effacées sous les mousses et les végétations, ne se découpaient pas aussi nettes

sur le ciel, si leur silhouette s'était faite imprécise et vague, comme l'image renversée que renvoie l'eau trouble de la rivière.

III

MIRA



III

MIRA

Après Malcontenta et jusqu'aux abords de Mira, la plupart des villas sont en ruines ou ne servent guère, comme la Foscari, que d'entrepôts agricoles. Ce ne doit pas coûter cher d'avoir un palais sur la Brenta! Autour des bâtiments, les jardins subsistent encore, avec leurs allées de hauts buis et d'arbres centenaires dont les essences rares témoignent de la splendeur passée. Sur les gazons, mal entretenus ou transformés en potagers,

s'élèvent des statues mutilées et des colonnes surmontées de vases à moitié effrités. Des socles branlants portent des corbeilles de fruits sculptés où le soleil met des reflets luisants. Maîtresses des lieux, les mousses, les vignes vierges et les tiges flexibles du lierre ont enlacé les marbres à leur fantaisie. L'abandon et la vieillesse, si lamentables pour les demeures, donnent à ces jardins je ne sais quelle grâce prenante que nous goûtons profondément ; plus qu'à la patine du temps et qu'à la majesté des ombrages grandis, nous sommes sensibles à leur mort commençante. Nous les connaissons au moment où la vétusté les pare d'une séduction souveraine. Leur délabrement nous les rend plus chers. Nous les regardons avec tendresse, comme, au chevet d'un ami qui va nous quitter, nous nous reportons en arrière pour savourer amèrement les joies éprouvées en commun,

qui nous paraissent plus belles encore d'être mortes à jamais.

De nombreuses statues peuplent ces rives. C'est à peine si l'ardente imagination de d'Annunzio les a multipliées, dans une page du *Feu*, où il en voit partout, au milieu des vergers, des vignes, des choux argentés, des légumes, des pâturages, sur les tas de fumier et de marc de raisin, sous les meules de paille, au seuil des chaumières, « blanches encore, ou grises, ou jaunes de lichens, ou verdies par les mousses, ou bigarrées de taches, et dans toutes les attitudes, et faisant tous les gestes, Déesses, Héros, Nymphes, Saisons, Heures, avec leurs arcs, avec leurs flèches, avec leurs guirlandes, avec leurs torches, avec tous les emblèmes de la puissance, de la richesse et du plaisir, exilées des fontaines, des grottes, des labyrinthes, des berceaux, des portiques, amies du buis et

du myrthe toujours verts, protectrices des amours fugitives, témoins des serments éternels, figures d'un rêve beaucoup plus ancien que les mains qui les avaient formées et que les yeux qui les avaient contemplées dans les jardins détruits ».

Quels changements en un siècle ! Quelle ironie dans ces vastes avenues où nul ne passe, dans ces salles de fête où l'on ne danse plus ! Comme ils sont larges, les perrons accueillants ! *Pax intrantibus*, lit-on encore sur une façade, en approchant de Mira, où, d'ailleurs, quelques villas ont été mieux conservées. Deux d'entre elles méritent même une visite, au moins pour les souvenirs qu'elles évoquent.

C'est d'abord la villa que fit construire Frédéric Contarini, procurateur de Saint-Marc. On l'appelle souvent le Palais des Lions, parce qu'au bord de la route ombragée de

platanes, deux lions de pierre défendent son seuil. Henri III y fit un second et dernier arrêt sur les rives de la Brenta. L'inscription, qui rappelle l'événement, caractérise d'une formule heureuse l'accueil unanime qu'il reçut : *tota fere Italia comitante.* Des fresques de Tiepolo, qui sont aujourd'hui dans la collection André, décoraient le salon ; elles avaient été commandées au peintre par les Pisani, héritiers des Contarini. La principale commémorait la visite du roi de France ; mais le peintre n'avait guère eu souci d'exactitude. Pour le portrait du Valois, on comprend qu'il se soit borné à copier celui de Vicentino ; pour le décor, on peut s'étonner qu'il n'ait même pas pris la peine de reproduire d'après nature le paysage et le palais. Mais l'œuvre est belle au point de vue décoratif et la scène imaginée par le peintre a de l'allure : Henri III monte les degrés d'une terrasse, suivi d'un

long cortège de gentilshommes français et polonais, de pages, de gardes et de nains; le vieux Contarini, en toge, entouré de sénateurs et de patriciens, s'incline devant le jeune souverain.

L'autre villa de Mira, où j'ai voulu m'arrêter, est le palais Ferrigli, qui appartint autrefois aux Foscarini. Son aspect n'a rien de remarquable et l'on ne peut même plus y évoquer l'amoureuse figure de cet Antonio Foscarini, qui aurait subi la peine capitale plutôt que de compromettre l'honneur d'une femme. La loi de la République punissait de mort tout citoyen qui entrait de nuit chez un diplomate étranger; et la fable prétendait qu'un soir, le fils du doge, ayant dû s'enfuir précipitamment de chez une Vénitienne, n'avait eu d'autre ressource que de sauter par la fenêtre sur un balcon voisin, qui se trouva être celui de l'ambassade d'Espagne. Il est

établi aujourd'hui que l'amour n'eut rien à voir dans cette affaire. La condamnation d'Antonio Foscari, pour négociations secrètes, n'en reste pas moins des plus douloureuses, puisque, après l'exécution de la sentence, son innocence fut reconnue et proclamée solennellement par le Conseil des Dix.

A défaut de la légende, le palais garde les souvenirs de lord Byron qui le loua, en 1817, pour y installer sa maîtresse Marianna, malade des fièvres. C'est à Mira également qu'il fit connaissance d'une fille du pays, Margarita Cogni, celle qu'il baptisa la *Fornarina*. Et c'est dans cette même villa qu'il revint encore, quelques semaines plus tard, avec la Guiccioli, à qui les médecins ordonnaient l'air de la campagne. Voici la chambre où il écrivit l'admirable quatrième chant du *Pèlerinage de Childe Harold*. Peut-être ces mois de Mira comptent-ils parmi les

plus heureux et les plus calmes de sa vie. Pauvre Byron ! Son existence se passa dans des alternatives de nobles désirs et de viles réalités, de cynisme et de tendresse, d'enthousiasme et de dégoût. Pareil à ce navire de Murano enfermé dans une bulle de verre, qui semble n'avoir pas la force de briser la frêle barrière qui l'immobilise, le moindre obstacle paralysait ses meilleures audaces. C'est après ses plus ardents efforts pour sortir de la boue où il s'enlisait, qu'il tombait le plus bas et dans des excès indignes de son génie. Je ne sais pourquoi, j'ai pensé à lui en relisant, l'autre jour, les dernières lignes de la *Lettre à Fontanes*, où Chateaubriand parle du Tibre, qui doit sa couleur limoneuse aux pluies tombées dans les montagnes d'où il descend. « Souvent, dit-il, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie com-

mencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa course. » La vie de Byron s'écoula presque toute dans la tourmente, et je comprends l'impression profonde qu'il éprouva, à la Chartreuse de Ferrare, en lisant une inscription mortuaire qui portait simplement : *Implora pace.* « Tout est là, écrit-il dans une lettre, tout est là, l'impuissance, l'humble espoir, l'humilité... J'espère que celui qui me survivra, quel qu'il soit, et qui me verra porté au quartier des étrangers dans le cimetière du Lido, veillera à ce que ces deux mots et pas d'autres soient gravés sur ma pierre. » Le désir de Byron ne fut point exaucé. Il ne repose pas sur les sables de la lagune, près de cette mer qui tant de fois avait roulé son beau corps. Et cette paix qu'il implorait, ni son souvenir

ni ses œuvres ne l'inspireront jamais. Ses vers continuent à souffler l'héroïsme. D'avoir seulement évoqué sa mémoire, un jour, à Venise, Mickiewicz sentit se réveiller les nobles ardeurs qu'avait un moment assoupies le calme de Weimar, conseilleur d'égoïsme. Nulle figure n'est plus excitatrice que celle de Byron. Mais comment nous apparaîtrait-elle aujourd'hui sur ces rivages trop peuplés du Lido, à jamais enlaidis et germanisés? C'est aux bords solitaires de la Brenta, par les soirs d'automne embrasés de sang et d'or, et surtout dans cette villa où errent encore les fantômes de quelques-unes de ses amours, que l'on peut le mieux rencontrer l'ombre douloureuse du poète de *Don Juan*.

IV

STRA



IV

STRA

De Mira à Strà, les palais se succèdent presque sans interruption, le long de la Brenta qui coule au pied de leurs murs ou sous les ombrages de leurs parcs. L'odeur à la fois amère et sucrée des buis flotte, persistante, sur l'eau tranquille. Au-dessus des portails, les statues continuent leur garde insouciante. Et si la ruine ici apparaît moins, le pittoresque y perd. Nombreuses sont les fautes de goût, soit dans les restaurations,

soit dans les constructions modernes que l'on a accolées aux anciennes. Quelques villas appartiennent encore aux descendants des vieilles familles de la République ; mais beaucoup aussi ont passé dans les mains des riches commerçants de Venise ou de Padoue. Les uns et les autres ont d'ailleurs abandonné le luxe d'autrefois; nobles qui s'exilent des palais du Grand Canal pour les mettre en location, ou marchands en train de faire fortune, tous vivent sans éclat, cherchant seulement à tirer parti des domaines attenants.

Très vite, après avoir dépassé Dolo et les murs rouges de la villa Barbariga, on aperçoit les épaisses futaies et la haute silhouette du palais de Strà, le plus récent, le plus important et le mieux conservé de tous ceux qui s'élevèrent sur ces rives. Il fut édifié pour les Pisani qui voulaient une demeure splendide attestant leur richesse; n'ayant pu trouver

un espace suffisant à Venise, ils la firent bâtir sur l'emplacement de la maison de campagne qu'ils possédaient à Strà. Ils s'adressèrent à Frigimelica, qui avait restauré leur palais sur le Grand Canal ; mais ses dessins furent modifiés par Francesco-Maria Preti qui dirigea les travaux. Les constructions furent achevées en 1735, au moment où Alvise Pisani était élu doge.

Par ses dimensions et sa somptuosité, le palais de Strà était destiné à n'appartenir qu'à des souverains. En 1807, Napoléon Ier l'acheta près d'un million, pour Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. A la chute de l'Empire français, il devint la propriété des Habsbourg d'Autriche qui l'habitèrent souvent et l'entretinrent avec grand soin ; l'impératrice Marie-Anne s'y plut particulièrement, ainsi que le malheureux Maximilien, le jeune archiduc aux yeux bleus, auquel

Napoléon III, à Villafranca, voulait donner la Vénétie, et qui finit si tristement au Mexique. Dans la longue inscription, gravée sur une plaque de marbre à l'entrée du vestibule, où est retracée en détail l'histoire de la villa, je remarque avec quelle habileté on a escamoté, par une formule vague, les souvenirs qui vont de 1815 à 1865 : *abitata da sovrani e da principi*. Et pourtant, ce demi-siècle fut la période la plus brillante de Strà. Après la réunion de la Vénétie au royaume d'Italie, c'est à peine si Victor-Emmanuel II l'habita quelque temps. Aujourd'hui, le palais, dégarni d'une partie des œuvres d'art et du mobilier qu'on transporta à Monza, n'est plus qu'un monument national, d'un entretien fort coûteux, dont le gouvernement italien chercha souvent à se défaire. Mais, heureusement, une clause du contrat de vente empêche le morcellement du domaine; mal-

gré des mises à prix dérisoires (moins de 200.000 francs m'a-t-on dit), Strà appartient toujours à l'État. Comment cette magnifique demeure n'a-t-elle pas tenté quelque milliardaire américain, épris de souvenirs historiques?

Une vaste prairie mal entretenue précède le palais et met en valeur l'imposante façade. On sent qu'Alvise Pisani avait rapporté de son ambassade à la Cour de France le goût des constructions majestueuses. On ne peut s'empêcher de songer à Versailles devant cette accumulation de colonnades, de pilastres et de cariatides. L'ensemble est d'une architecture un peu composite, mais puissante; l'ampleur des lignes y masque fort habilement le style bigarré. La solennité de l'entrée répond à la solennité de la façade. Un immense vestibule se prolonge jusqu'à l'autre bout du palais, coupé par les colonnes

massives qui supportent la salle de bal. Il n'y a, par suite, aucune pièce intéressante au rez-de-chaussée. En somme, cet énorme bâtiment ne compte qu'un seul étage ; mais celui-ci est parfaitement ordonné. Le plan est d'une simplicité remarquable. Au centre, le salon et les deux cours intérieures qui l'éclairent latéralement; tout autour, un vaste corridor sur lequel s'ouvrent les chambres qui prennent jour sur les quatre faces du palais : je n'en sais plus le nombre, mais il dépasse la centaine. La visite en est quelque peu fastidieuse, sous la conduite d'un gardien, — amusant pendant un moment, — qui s'émeut encore à l'idée que tant de têtes couronnées y ont habité. Avec déférence, il montre le billard sur lequel jouèrent les souverains de trois pays ! Le lit, où coucha Napoléon Ier, lui inspire une particulière vénération. En revanche, le brave custode a

moins de respect dans les pièces qui abritèrent les secrètes amours du *Re galantuomo* ou de Marie-Louise-Thérèse de Parme, la vieille reine d'Espagne, maîtresse de Godoy. Les œuvres d'art sont rares et je n'ai vu qu'une salle vraiment curieuse, celle où se réunissait le Conseil des Dix, du temps d'Alvise Pisani. Ses murs sont décorés de médaillons de marbre représentant la suite des doges et les membres de la famille. La place d'honneur a été réservée à un très beau buste de femme, la nourrice de Pisani ; ce masque de paysanne est d'un réalisme admirable, avec ses traits accentués et ses pommettes saillantes sous la peau ridée.

Le salon central est l'un des plus magnifiques que je connaisse. Au plafond, rayonne un Tiepolo, dont nous savons la date certaine, puisque, dans une lettre de décembre 1761, l'artiste parle de terminer, avant de partir

pour l'Espagne, « la grandiose salle de la maison Pisani ». C'est donc l'une des dernières œuvres exécutées par Tiepolo en Italie, à l'époque où il était en pleine maîtrise. Pour glorifier les plus illustres des Pisani, — tel était l'objet de la commande, — l'artiste les a peints au milieu des attributs de la Paix et de l'Abondance, tandis que, sous les traits d'une reine coiffée d'une couronne crénelée et tenant à la main un sceptre qui a la croix pour cimier, Venise s'avance vers eux. Au-dessus plane la Vierge, dans un cercle formé par la Foi, l'Espérance, la Sagesse et la Charité. Au centre du plafond, en un raccourci d'une étrange hardiesse, une Renommée vole dans les libres espaces de l'air. Je n'ai pas bien démêlé le sens exact des autres figures. Mais l'ensemble est prodigieux et, comme le déclare M. Molmenti, c'est bien « une des plus heureuses visions

d'art qui aient jamais enchanté les regards ».

Seule, après cet éblouissement, la nature peut encore réjouir les yeux. Et le parc est digne de la villa. On y sent aussi le souvenir de Versailles. Une longue avenue centrale, avec pelouses et pièce d'eau, conduit aux anciennes écuries, imposant bâtiment, presque un palais, affecté actuellement à un établissement d'hydrologie. De chaque côté partent, dans toutes les directions, des allées qui aboutissent soit à une porte, soit à une arcade, soit à un belvédère ; et chacune de ces constructions est d'une brillante décoration architecturale. Sous les arbres s'élèvent également d'innombrables statues, portiques, vases et pavillons. Je crois bien qu'ici encore, comme dans les champs autour de la Brenta, tous les dieux et toutes les déesses de la mythologie sont représentés. J'aimerais mieux plus de simplicité ; cette abondance

ornementale ne va pas sans un peu de mauvais goût. Dans des bosquets de charmille et de buis, un labyrinthe enroule le dédale de ses courbes trompeuses autour d'une tourelle que domine la figure d'un guerrier. J'ai poussé la grille rouillée qui en ferme l'accès, entre deux pilastres portant des amours à cheval sur des dauphins de pierre. Et j'ai pris plaisir à m'égarer dans les fausses allées où d'Annunzio imagina le jeu cruel de Stelio Effrena.

V

MONSELICE



V

MONSELICE

Après les villages de Strà et de Ponte di Brenta, où l'on traverse la rivière limoneuse, commence la riche campagne padouane. La route est ombragée d'une double rangée de platanes dont les feuillages roux luisent au soleil. Des effluves parfumés flottent dans l'air léger. Des vignes vierges, des grappes lourdes de glycines, des roses rouges pendent le long des murs. Jamais je n'ai mieux senti la déchirante douceur de l'automne, et

des vers de Le Cardonnel me viennent aux lèvres :

> Dans sa limpidité la lumière d'octobre,
> S'épandant de l'azur, emplit l'air allégé :
> Elle baigne d'un or harmonieux et sobre
> Les champs où l'on a vendangé.

Vraiment, ces environs de Padoue sont charmants. « Si l'on n'avait pas la certitude, disait l'empereur Constantin Paléologue, que le Paradis terrestre fût en Asie, je croirais qu'il n'a pu être que dans le territoire de Padoue. » Ce qui me frappe, c'est combien, à quelques lieues de Venise, toutes choses ont un autre aspect. Ni le climat, ni le paysage, ni le ciel, ni les habitants ne sont pareils. La lumière surtout est très différente ; elle n'est pas brumeuse et colorée, comme sur la lagune, mais aiguë et vive. Les formes se dessinent nettement, accusant leurs reliefs. Les lignes des collines Euganéennes, si molles et si floues,

quand on les regarde de Venise, ont ici une précision presque trop dure à l'œil. Et je saisis, rien qu'à marcher sur cette route, pourquoi la vision des peintres padouans est si dissemblable de celle des Vénitiens parmi lesquels, si longtemps, on a voulu les ranger. L'école de Padoue est bien plus voisine de Florence, d'où vinrent d'ailleurs, aux XIVe et XVe siècles, les deux grands maîtres dont l'influence fut décisive. Giotto et Donatello ne se sentirent point dépaysés sur les rives du Bacchiglione et furent tout de suite compris et imités. Rien n'est plus loin de l'art de Titien que la manière un peu dure et sèche de Squarcione ou de Mantegna.

Au sortir de Padoue, la route de Ferrare longe en ligne droite le canal de Battaglia. Sur la gauche, se déploie une vaste étendue, jadis marécageuse, aujourd'hui assainie et arrosée par un système très complet de ca-

naux, véritable jardin d'une fertilité surabondante, où les chemins disparaissent sous les verdures. A droite, s'élèvent les monts Euganéens, petite chaîne volcanique brusquement surgie au-dessus de la plaine, ne se rattachant ni aux contreforts des Alpes de Vérone, ni aux Apennins. Leurs cratères éteints ont des formes bizarres, mais toujours harmonieuses, ainsi que le note très justement Chateaubriand, qui goûta fort ce pays. « Elle est charmante, dit-il, cette route jusqu'à Monselice : collines d'une élégance extrême, vergers de figuiers, de mûriers et de saules festonnés de vignes... Les monts Euganéens se doraient de l'or du couchant avec une agréable variété de formes et une grande pureté de lignes : un de ces monts ressemblait à la principale pyramide de Saccharah, lorsqu'elle s'imprime au soleil tombant sur l'horizon de la Libye. » Et il achève

de s'exalter en pensant qu'il traverse un des coins du monde les plus féconds en écrivains et en poètes. Il cite pèle-mêle Tite-Live, Virgile, Catulle, Arioste, le Tasse, Pétrarque, bien d'autres encore. En réalité et pour être précis, je ne vois que deux souvenirs littéraires qui soient vraiment locaux : la naissance de Tite-Live à Abano, et la mort de Pétrarque dans le petit village d'Arquà.

Toute la contrée est riche en sources thermales. Les cratères euganéens ne vomissent plus de lave ; mais les eaux qui coulent avec une extrême abondance des fissures du trachyte témoignent de l'activité qu'ont encore les foyers souterrains. Les prés sont sillonnés de ruisseaux d'eau chaude d'où montent de lourdes vapeurs. Et la distraction des baigneurs est de faire cuire des œufs dans les bassins où le liquide arrive à une haute température. Les thermes d'Abano s'enor-

gueillissent d'ailleurs d'un passé presque fabuleux, puisque Hercule s'y serait délassé de ses fatigues, d'où l'origine d'Abano comme lieu de repos, ἄπονος. C'est là aussi que Cornélius aurait eu la vision prophétique qui lui permit de prédire la victoire de Pharsale. Ce qui est sûr, c'est que déjà Claudien, au IVe siècle, fait de ces bains un éloge enthousiaste et pompeux.

Après Battaglia, enfouie dans ses verdures, la route se rapproche encore des collines que domine, à plus de six cents mètres, le mont Venda ; et, très vite, on arrive à Monselice. La ville est resserrée entre le canal, la Rocca qui la surplombe à pic, et ses vieilles murailles crénelées, par endroits assez bien conservées ; il semble, tant elle est ramassée sur elle-même, qu'on pourrait la tenir dans la main, comme la tourelle de sainte Barbe. C'est une antique bourgade, qui eut quelque

importance avant la domination de Rome ; on y a trouvé des vestiges de l'âge de pierre et beaucoup d'objets en silex provenant de la Rocca, d'où la cité a tiré son nom : *mons silicis*. Sur ce roc escarpé, subsistent encore quelques restes des fortifications que fit élever Ezzelino, le fameux tyran de Padoue. L'aspect de la colline est des plus pittoresques, surtout quand on arrive par la route de Padoue. Une ligne de cyprès barre l'horizon, escaladant le ciel ; parmi eux, l'unique parasol d'un pin prend une valeur extraordinaire sur le bleu profond de l'azur.

On peut visiter, à Monselice, plusieurs églises, un château médiéval aux murailles rouges toutes couvertes de lierre, et surtout, sur le flanc de la Rocca, un sanctuaire célèbre composé de sept chapelles. L'ensemble formé par les constructions, les terrasses, les escaliers et les arbres, est des plus curieux.

On prétend que ces chapelles furent dessinées par Scamozzi et décorées par Palma le Jeune; malheureusement, le délabrement des peintures ne permet guère de se faire une opinion. D'ailleurs, ce ne sont point des impressions d'art que je suis venu chercher. Par ce bel après-midi d'automne, je préfère monter jusqu'au bois qui couronne la colline. Le délicat feuillage des pins tamise le soleil qui déjà décline. Entre les troncs résineux, la vue s'étend dans toutes les directions. Au nord, derrière les bosquets de Battaglia et d'Abano, se profilent les tours et les coupoles de Padoue; au midi, les grandes vallées de l'Adige et du Pô, rayées d'une multitude de chemins et de canaux, s'assoupissent dans la brume qui monte du sol humide. A l'ouest, le regard embrasse une partie des monts Euganéens, parsemés de villages qui sont, suivant la comparaison de

d'Annunzio, « rosés comme les coquilles que l'on y trouve dans la terre par myriades ». Au levant, s'étale la plaine vénitienne, jusqu'aux lagunes de Chioggia qu'on distingue par les temps clairs.



VI

ESTE



VI

ESTE

Fra l'Adige e la Brenta a pie' de' colli
ch'al troiano Antenor piacquero tanto
con le sulfuree vene e rivi molli,
con lieti solchi e prati ameni accanto...

C'est ainsi que l'Arioste célébrait l'heureuse position d'Este, au pied des dernières collines Euganéennes, entre l'Adige et la Brenta. Pourquoi est-elle si délaissée des touristes, cette cité qui garde je ne sais quel orgueil de sa grandeur passée ? Les guides la men-

tionnent à peine et Burckhardt ne daigna pas se déranger pour aller voir ses œuvres d'art. Presque sur la route de Padoue à Ferrare, les voyageurs la négligent, bien qu'elle puisse leur offrir, en même temps que de nobles souvenirs, une physionomie des plus agréables, quelques bons tableaux et une collection d'antiquités fort bien présentée dans un très moderne musée. Plus vieille que Rome, elle fait remonter ses origines à Ateste, qui l'aurait créée après la prise de Troie, tandis que son compagnon Anténor fondait Padoue. Un de ses historiens n'hésite pas à déclarer qu'elle est si ancienne et si fameuse qu'elle n'a rien à envier à aucune autre cité du monde. Il exagère ; mais il faut reconnaître qu'elle eut, à l'époque romaine, une importance établie par les richesses artistiques de son sous-sol, et qu'aux temps modernes, elle fut le berceau d'une des plus illustres familles

d'Italie, dont le sang se retrouve encore dans les maisons d'Angleterre et d'Autriche-Hongrie. Les Este eurent leur apogée à la fin du XIIIe siècle, avec le terrible Obizzo, le tyran que Dante nous montre étouffé par son propre fils,

ch'è biondo
è Obizzo da Esti, il qual per vero
fu spento dal figliastro su nel mondo.

Bien que déchue depuis longtemps, Este a conservé fort grand air. Ses avenues sont larges, bien entretenues, bordées de maisons à arcades presque toutes différentes d'arrangement et d'ornementation. La place centrale a belle allure avec ses palais qui abritent le Municipe, le Tribunal et le Mont-de-Piété. Au centre se dresse, suivant la mode vénitienne, un haut mât porté par quatre lions. Des portes flanquées de tourelles commandent les entrées de la ville. Au bout des rues,

l'horizon est barré, tantôt par les pentes vertes de collines ensoleillées, semées de villas, de jardins, de vignobles et d'olivettes, tantôt par les murailles du château qu'édifia, au XIV[e] siècle, Ubertin de Carrare. Peu de ruines sont aussi évocatrices que ces restes de constructions en briques rouges, recouvertes de lierre. Des meules de paille s'appuient aux vieilles tours que la neige des amandiers, au printemps, sème de flocons blancs. Des fleurs poussent aux joints des pierres, ajoutant leur poésie à la mélancolie des choses; un coquelicot exilé, un rosier au flanc d'un rempart ont souvent plus de grâce qu'un parterre savamment combiné.

Tout près du château, s'élève la basilique de Sainte-Técla. Son origine se perd dans la nuit des siècles et l'histoire de son chapitre est une des plus glorieuses d'Italie. Le bâtiment actuel ne date que du XVIII[e] siècle, le

précédent ayant été détruit par un tremblement de terre, un jour des Rameaux, au moment même, d'après la légende, où le prêtre lisait les paroles de l'Evangile : *terra mota est*. Aujourd'hui encore, il paraît que l'église et son clergé jouissent d'honneurs et de privilèges spéciaux. Mais, pour moi, son principal titre de gloire est le Tiepolo qui orne le chœur où il a été placé, en 1757, et d'où il n'a jamais bougé. C'est l'un des chefs-d'œuvre de l'artiste, et peut-être sa meilleure peinture à l'huile. En tout cas, ayant encore dans les yeux l'éclat du plafond de Strà, je ne puis qu'admirer une fois de plus la diversité du prodigieux décorateur. Autant la fresque est lumineuse, autant la toile a la tonalité grise et éteinte qui convient au sujet : *Sainte Técla délivrant Este de la peste*. De grandes dimensions, — 7 mètres sur 4 environ, — elle se rapproche, par son

caractère dramatique, de certaines œuvres modernes. Sur le fond chargé de nuages qui enveloppent sinistrement la ville frappée du fléau, la sainte se détache avec un relief vigoureux. Dieu apparaît dans les nuées et chasse le démon de la peste qui fuit en un raccourci extraordinairement audacieux. Au premier plan, dans un groupe de mourants, un enfant en pleurs serre désespérément le corps de sa mère agonisante. Derrière, on aperçoit Este, avec ses tours, et les deux montagnes pointues qui ferment si joliment son horizon. Ici encore, je m'associe au jugement de M. Molmenti : « Grandeur du dessin, merveilleux effet du relief, variété des poses, expression des visages, science des raccourcis, tout est admirable dans cette composition. »

Non loin des ruines du château et de l'église, sur la colline contre laquelle Este s'appuie, est également la villa que lord

Byron loua en 1817 et qu'il prêta, l'année suivante, à son ami Shelley. Une inscription rappelle ce double souvenir : *Giorgio lord Byron — nel 1817 e 1818 — dimorò in questa villa — ebbe ospite — Shelley — e qui scriveva spaziando — per la natura e il castello — con ala immensa di fantasia.* La vue est, en effet, très belle et je comprends qu'elle ait enchanté des yeux romantiques. « Derrière nous, écrit Shelley dans une lettre, sont les monts Euganéens... Au bout du jardin, est un grand château gothique qui n'est plus habité que par les chats-huants et les chauves-souris... Devant, s'étendent les vastes plaines unies de la Lombardie, où je vois le lever et le coucher du soleil et de la lune, et l'étoile du soir, et la splendeur dorée des nuages d'automne... » Moi aussi, je me suis oublié à rêver dans ces jardins où frémirent, il y a moins d'un siècle, les cœurs passionnés des

jeunes Anglais. Le jour tombe et je n'aurai vu ni la *Vierge* de Cima da Conegliano, ni la belle *Méduse* du Musée. Qu'importe ! C'est ici que Shelley composa les *Vers écrits dans les monts Euganéens.* Le panorama n'a guère changé ; seule, la ligne ferrée coupe maintenant la plaine. Mais les vieux murs ont gardé leur silhouette et déjà les chauves-souris y reprennent leur vol maladroit. Voici la nuit chère aux amants et l'ombre où se joignent les mains. Ah ! savourons encore un moment la douceur de cette heure ! Attendons, pour redescendre dans la ville, que s'éteigne à l'horizon, ce soir après tant d'autres soirs, la splendeur dorée des nuages d'automne.

VII

ARQUA



VII

ARQUA

Si je n'étais depuis longtemps habitué aux *vetturini* italiens, je ne me serais jamais embarqué, à Este, dans l'étrange landau qui doit sortir du musée d'antiquités. Je sais bien que ces chevaux étiques, qui semblent déjà las au départ, finissent par couvrir de longues étapes; mais vraiment, aujourd'hui, mon cocher exagère. Nous allons au pas quand la route monte, ce qui est naturel; au pas quand elle est plate, pour laisser

souffler le cheval; au pas encore quand elle descend, pour que celui-ci ne glisse pas! Mais j'en prends vite mon parti. D'abord, je le reconnais, le chemin est mauvais et taillé d'une façon assez primitive dans le roc. Et puis, la journée s'annonce si belle, l'air est si lumineux et si pur, le soleil si léger, que je n'ai nulle hâte d'arriver. Une fois encore, je goûte ces heures d'Italie où, libre de soucis, et loin des voies trop fréquentées, je n'ai qu'à jouir de la vie. Tout rit autour de moi, la campagne fertile, les pampres dorés, les gens au seuil des fermes, les enfants qui jouent dans les fossés. En parcourant un guide local, je lis une page de Luigi Cornaro qui déjà, au xve siècle, célébrait la joie de cette contrée qu'il appelle le pays *dell' allegrezza e del riso.*

A Baone, la route fait un grand détour et offre une vue splendide sur Este; puis, au

croisement du chemin de Monselice, elle vire brusquement vers le nord et se dirige droit sur Arquà dont on commence à distinguer les maisons. Un vieux clocher se détache sur le ciel, dans un nid de verdures. Au-dessus, se dresse le cercle des collines Euganéennes, tantôt arrondies comme les ballons de nos Vosges, tantôt pointues et aussi régulières que des pyramides. Quelques cônes tronqués, rappelant les montagnes d'Auvergne, m'expliquent la comparaison qui vint naturellement à l'esprit de M. Pierre de Nolhac quand il fit ce même pèlerinage :

> Ma Limagne courbe des lignes
> Pareilles sur ses horizons ;
> Les collines sont moins insignes,
> Mais elle y mêle aussi les vignes
> Et les profondes frondaisons...

Étrange et puissant sortilège de l'Italie, dont la prise est si forte sur nos âmes avides de

beauté que nous sommes heureux de retrouver quelques-uns de ses aspects dans les coins de France qui nous sont les plus chers!

Avant Arquà, on traverse une plaine marécageuse qui fut sans doute le fond d'un lac desséché. Des bœufs blancs, attelés par six, huit et même dix paires, comme j'en vis aux environs de Ferrare, labourent profondément une terre grasse qui jaillit, d'un noir intense, sous le soc de la charrue. Et le contraste est violent entre ce sol couleur d'encre et le clair feuillage des saules qui bordent le chemin. Puis les monts bleus se rapprochent. La route s'élève dans un cirque ensoleillé, où les vignes luxuriantes se mêlent aux figuiers et aux oliviers. Dans les jardins, lauriers, magnoliers, camélias et grenadiers poussent en pleine terre, drus et vigoureux. Au pied du mont Ventolone, qui les protège contre les vents froids, des collines s'évasent en forme

d'arc : peut-être est-ce l'origine du nom d'Arquà. La montée est si rude que je descends de voiture, à côté de la fontaine que Pétrarque fit construire, ainsi que l'indique l'inscription :

Fonti Numen adest; lymphas, pius hospes, adora
Unde bibens cecinit digna Petrarcha Deo.

Le village, sur la hauteur, ne possède aucune source et, aujourd'hui encore, c'est la seule fontaine qui l'alimente. Les paysannes viennent y puiser l'eau dans des seaux de toutes formes qu'elles portent suspendus aux deux extrémités d'une grande tige courbée, posée sur leurs épaules, suivant un antique usage qu'on retrouve à peu près partout en Italie.

J'avoue que ce n'est pas sans émotion que je pénètre dans le village du poète; mais je ne croyais pas être si vite près de lui. A peine ai-je fait quelques pas que je me trouve de-

vant le tombeau où, six ans après sa mort, il fut enfermé par son gendre, Francesco di Brossano. Qu'elle est saisissante cette place, devant la plate et pauvre façade de l'église, avec ce simple sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre colonnes! Du bord de la terrasse, la vue s'étend sur les maisons du village et la campagne. D'un jardin en contre-bas, jaillissent deux énormes cyprès qui, immobiles et muets, veillent sur le cercueil. Au-dessous du buste en bronze incrusté dans la pierre au XVIe siècle, une épitaphe nous indique que ce tombeau renferme les ossements de Pétrarque. Encore n'y sont-ils plus au complet, puisque, le 27 mai 1630, un dominicain de Portogruaro brisa un angle de la tombe et réussit à emporter un bras. Etait-ce pour l'offrir à Florence, comme on l'a prétendu? Peut-être, car il est certain que toute l'Italie envia la gloire d'Arquà. Déjà Boccace

louait le village d'avoir conservé les os de l'illustre vieillard, et blâmait Florence qui n'avait pas su retenir son fils : « Comme Florentin, j'envie Arquà qui, jusqu'alors obscure, deviendra célèbre parmi les nations. Le marin revenant des plus lointains rivages regardera avec émotion les monts Euganéens et dira à ses compagnons : c'est au pied de ces collines que Pétrarque dort. »

N'eût-elle que ce tombeau, Arquà serait, en effet, immortelle. Mais elle garde jalousement un autre souvenir : la maison où l'amant de Laure vécut ses dernières années. Pour y monter, le chemin est rude; il n'a pas dû changer depuis le jour où l'on descendit le glorieux cercueil, au milieu de la prosternation de tout un peuple, entre ces mêmes murs, sur ces mêmes cailloux.

Devant la maison est un petit jardin, malheureusement récent, puisqu'il ne figure pas

sur des estampes du siècle passé; mais il n'est pas douteux qu'il devait en exister un semblable du temps de Pétrarque. Celui-ci aimait ses arbres et ses fleurs presque autant que ses livres, ce qui n'est pas peu dire, quand on se rappelle le bibliophile qu'il fut. L'un des premiers, il sentit la nature et son surnom de *silvanus* indique bien ses goûts. Il a rédigé un journal de jardinage très détaillé. Une de ses lettres est datée « de l'ombrage d'un châtaignier ». Avec l'âge, son amour pour la campagne s'accrut, ainsi qu'il arrive presque toujours; à mesure que nous avançons dans la vie, nous nous rapprochons de la terre, comme pour nous faire une amie de celle qui va nous recevoir. L'éclat des cités bruyantes ne tente plus les regards prêts à s'éteindre; rien n'est aussi doux aux vieillards que les rayons d'un beau soleil. C'est ce qu'exprima Byron dans les magnifiques

strophes de *Childe Harold* où il évoque Pétrarque : « Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. » Dans plusieurs de ses dernières lettres, le poète nous parle de son jardin, et surtout de l'arbre qui lui fut cher, le laurier dont le feuillage l'avait couronné au Capitole et dont le nom lui rappelait l'amante inoubliée. Symbole de l'amour et de la gloire — qu'il poursuivit plus que l'amour — il chanta jusqu'à la fin le charme

Del dolce lauro e sua vista fiorita.

La légende prétend que tous les lauriers gelèrent au cours du rude hiver qui suivit la mort de Pétrarque : ceux de son jardin ne durent pas être épargnés. Pourtant, il n'y a rien d'impossible à ce que celui qui pousse encore contre le mur de la maison, soit un lointain rejeton de ceux qu'il planta. Et cette

idée me fait un moment hésiter à prendre la branche que me tend une main... O poète, je n'ai d'autre titre à cet hommage que ma pieuse admiration pour toi; mais je sais bien que tu ne blâmerais point un geste que dicta l'amour...

Un étroit escalier monte à une petite loggia soutenue par trois colonnes. Tout est exigu dans le jardin et dans la maison, ainsi qu'il le fallait pour le vieillard ayant constamment besoin d'un appui à la portée de sa main. L'amant de la solitude n'avait pas hésité entre le palais que lui offrait Venise, en échange du don de ses livres, et le calme asile que lui proposa François de Carrare dans les monts Euganéens. « Oh! écrit-il à un de ses amis de Parme, si tu pouvais voir mon nouvel Hélicon, je suis sûr que tu ne voudrais plus le quitter. » La maison, très simple, comprend un vestibule sur lequel

ouvrent les différentes chambres ; presque toutes ont des balcons d'où l'on embrasse, soit les collines étagées s'abritant l'une l'autre contre les vents, soit, par-dessus les toits du village, la vaste plaine de Battaglia.

La demeure où vécut un écrivain parle toujours à notre sensibilité, surtout quand elle est dans un village, et, mieux encore, au milieu des champs. C'est que la nature ne change guère et qu'après plusieurs siècles, nous retrouvons les mêmes montagnes et les mêmes fleuves, et, bien souvent, les mêmes forêts et les mêmes prairies. Peu d'années, au contraire, suffisent à altérer l'aspect d'une ville ; et, quand la maison du poète est intacte, autour d'elle tout s'est modifié. Comment retrouver la physionomie et l'atmosphère de la Florence où vécut Dante? Tandis que, dans ce petit village d'Arquà, rien n'a bougé. Les choses sont restées tellement pareilles que je

ne puis, pensant à lui, les regarder sans émotion. De cette loggia, je vois ce que voyait Pétrarque. Par sa précision et son intimité, — à plus de six siècles de distance, — c'est un des souvenirs littéraires les plus poignants qui soient. Mais peut-être a-t-il pour moi un charme particulier. Les meilleures journées de ma jeunesse, je les ai vécues, au temps des vacances, sur la petite terrasse de la maison maternelle qui domine un hameau et un médiocre paysage; j'y ai vu mon grand-père, puis mon père emplir leurs derniers regards des mêmes horizons sur lesquels je voudrais que se ferment mes yeux... Et il m'est facile d'imaginer le poète contemplant le village et les coteaux couverts de vignes, saluant d'un mot aimable les paysans qui passent et qui ne comprennent qu'à demi comment ce vieillard courbé et tout blanc, si semblable aux autres vieillards,

peut à la fois être si simple et si glorieux. Ah! qu'elle est pathétique, cette maison où il vécut ses ultimes jours, tandis que la mort s'avançait vers lui ! Mais qu'il est regrettable qu'on ne l'ait pas conservée intacte, ou même vide, au lieu d'y avoir accumulé pêle-mêle les objets les plus divers! A la place des fresques qui représentent tant bien que mal — plutôt mal — des Pétrarques encapuchonnés et des Laures fleuries, combien les murs nus eussent été plus saisissants ! J'ignore si le fauteuil et l'armoire appartinrent au poète. La seule chose authentique, — ironie du destin ! — est la momie de sa chatte qu'on a mise dans une niche, derrière une vitre. Cette exhibition est d'un goût aussi douteux que les vers d'un nommé Quarengo, écrits au-dessous, que je traduis par curiosité. C'est la chatte qui parle : « Le poète toscan brûla d'une double flamme ; je fus son plus grand

amour, Laure le second. Pourquoi riez-vous? Si Laure était digne de lui par sa divine beauté, je le fus par ma fidélité. Si elle excita son génie poétique, c'est moi qui veillai pour que ses écrits ne devinssent pas la proie des terribles rongeurs. Vivante, j'éloignai les rats; morte, je les effraie encore; et dans mon corps inanimé survit mon ancienne fidélité. » N'aurait-il pas mieux valu graver le célèbre et beau sonnet composé par Alfieri, le jour où il visita la maison d'Arquà :

O cameretta, che già in te chiudesti
Quel grande, alla cui fama angusto è il mondo :
Quel si gentil d'amor mastro profondo
Per cui Laura ebbe in terra onor celesti...

La collection des vieux registres que les visiteurs signèrent est curieuse à parcourir. J'y ai cherché le nom de Byron qui y figure deux fois, en 1817 et en 1821. Je ne me sou-

viens plus dans lequel de ses ouvrages il a traité Pétrarque de « vieux radoteur » et de « métaphysicien pleurard ». Avec son tempérament impulsif et passionné, il ne devait guère comprendre, en effet, la fidélité amoureuse, et préférait, sans doute, à l'époux de Laure, les maris du genre de Guiccioli. Mais néanmoins, ce ne fut qu'une boutade, et les nobles vers de *Childe Harold* la font aisément pardonner. Je n'ai pas trouvé sur les registres le nom de Stendhal, qui nous dit cependant être resté quatre jours à Arquà, et qui, certainement, visita la maison du poète, bien qu'il n'en parle pas. Pourtant le loisir de noter ses impressions ne lui fit pas défaut, puisqu'il eut le temps d'écrire une longue dissertation sur les manières dont les Italiens et les Français comprennent le bonheur. Mais peut-être était-il de l'avis de Chateaubriand, qui raille ceux qui espèrent

prolonger leur mémoire en attachant à des lieux célèbres un souvenir de leur passage. Un jour que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* s'efforçait de lire un nom qu'il croyait reconnaître sur les murs de la villa Adriana, un oiseau s'envola d'une touffe de lierre et fit tomber quelques gouttes de la pluie passée : le nom avait disparu...

Le seul endroit de la maison qui ait été absolument respecté, c'est la petite bibliothèque, tout à côté de sa chambre à coucher, où Pétrarque aimait à se retirer. Là, il était tranquille et isolé. Il échappait aux importuns, aux visiteurs, à tous ceux qui interrompaient ses travaux. « Lire, écrire, méditer sont encore, avoue-t-il, comme dans ma jeunesse, ma vie et mon plaisir. Je m'étonne seulement, après un tel labeur, de savoir si peu. » Il sent que les heures comptent double et le pressent. « Je me hâte... il sera temps de

dormir quand je serai sous terre. » Couché très tôt, comme les paysans d'Arquà, il se lève avant eux, au milieu de la nuit, allume la petite lampe suspendue au-dessus de son pupitre, et travaille jusqu'à l'aube. C'est là qu'un matin de juillet, ses domestiques l'aperçurent, courbé sur un livre. Comme ils le voyaient souvent dans cette attitude, ils n'y prêtèrent point attention. Pétrarque était mort dans la nuit. M. Pierre de Nolhac croit avoir retrouvé le manuscrit où s'arrêta sa main tremblante, sur un renvoi aux lettres de Cicéron. Il suppose que Pétrarque fit un effort pour aller vérifier la référence et qu'il s'évanouit en se rasseyant. Je préfère l'ancienne version, d'après laquelle sa tête serait retombée inerte, sur les pages de son Virgile favori. Certes, Cicéron et Virgile furent par lui adorés presque également et il les confondit, jusqu'à la fin de sa vie, dans une fidèle

admiration :

Questi son gli occhi della lingua nostra.

Mais sa plus grande tendresse était pour le poète. Il avait recherché ses souvenirs à Mantoue. Ses œuvres ne le quittaient jamais, même en voyage. Tous les lettrés connaissent le manuscrit sur vélin, annoté de sa main, qui fait la gloire de l'Ambrosienne, après avoir été quelque temps, sous Napoléon I[er], l'orgueil de la Nationale. Il me plaît d'imaginer que c'est ce volume qu'il prit pour se distraire un instant de son travail d'érudition. Il lut quelques vers du poète qui était né de l'autre côté des collines Euganéennes; il entendit les alouettes lancer leur joyeux appel au jour nouveau; et il s'éteignit tout doucement, avec la nuit, comme une lampe sans huile expire aux fraîcheurs du matin. Ainsi le dernier souffle du chantre de Laure

aurait effleuré les vers du cygne de Mantoue. Et s'il est vrai qu'au bois sacré des muses s'assemblent les poètes en qui brûla la pure flamme, celui qui avait déjà guidé Dante dans son immortel voyage, dut accueillir Pétrarque au seuil du temple d'Apollon et le faire asseoir à ses côtés, sous l'ombrage retrouvé du laurier toujours vert.

Septembre 1912.



AU PAYS
DES PEINTRES VÉNITIENS



I

UDINE



I

UDINE

« Udine est une belle ville », déclare Chateaubriand, qui y remarqua surtout le Municipe et son portique imité du Palais des Doges. L'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* a raison ; et je m'étonne qu'elle soit si peu connue, cette délicieuse cité, perle du Frioul, qui offre généreusement tant de merveilles à ses hôtes : un aspect infiniment séduisant, une des plus jolies places d'Italie, une situation incomparable au centre de la plaine

vénitienne, de bons peintres locaux et l'une des plus complètes collections de Tiepolo qui soient. Les touristes allemands et autrichiens, qui descendent à Venise par la ligne de Pontebba, s'arrêtent parfois à Udine, entre deux trains, ou pour y passer la nuit ; mais qu'ils sont rares, les Français qui prirent la peine d'aller jusqu'à elle ! Chateaubriand ne la vit que parce qu'elle était sur son chemin, quand il se rendit à Prague pour y rejoindre Charles X. D'ordinaire, nos compatriotes, retenus par les charmes de Venise, ne la quittent qu'au dernier moment, quand sonne déjà l'heure du retour. Moi-même, si curieux pourtant des moindres coins d'Italie, qui, tant et tant de fois, ai parcouru cet adorable *Veneto* qu'empourpre l'automne, jamais encore je ne m'étais résolu à dépasser Conegliano et à prendre les quelques journées nécessaires pour visiter le Frioul et sa capitale.

Cette année, je me suis décidé. Débarqué à Udine un soir de septembre, j'ai éprouvé, le lendemain, cette joie, si douce aux vrais voyageurs, de l'éveil dans une ville que l'on ne connaît pas, mais que l'on sait pleine de promesses. La veille, un omnibus aux vitres tremblotantes a suivi des rues mal pavées et à peine éclairées ; on a aperçu les vagues silhouettes de monuments qu'on essaie d'identifier d'après le plan du Bædeker ; mais, en somme, toutes les surprises de la découverte restent encore. Certes, celles-ci ne sont pas toujours agréables, et, souvent, le premier contact avec la ville nouvelle déçoit ; ce n'est que peu à peu qu'on en goûte les séductions discrètes. Ici, la révélation fut immédiate. L'arrivée sur la petite place baignant dans la lumière matinale, la montée au Castello, et, du haut de l'esplanade, la vue circulaire sur l'immense plaine friou-

lienne déployée autour d'Udine comme un double éventail, compteront à jamais dans mes souvenirs pourtant si riches en impressions de ce genre.

Au sortir de l'hôtel, je n'avais trouvé qu'une ville sans grand caractère, propre et animée, avec de larges voies bordées d'arcades et de maisons où s'affirme le style vénitien ; mais, brusquement, au tournant d'une rue, j'ai débouché sur la place que je cherchais. Je la savais belle : je ne l'imaginais point si magnifique. Entourée de palais et de portiques, ornée de statues et de colonnes, dominée par la haute masse du château, d'où qu'on la regarde, son aspect est des plus pittoresques. Tout s'arrange à merveille ; rien ne fait surcharge. Et pourtant, sur un espace des plus réduits, il y a : d'un côté, une galerie du XVI[e] siècle, dite Loggia di San Giovanni, et une Tour de l'Horloge dans le goût de celle

de Venise; au milieu, une fontaine dessinée par Jean d'Udine, deux colonnes dont l'une porte le lion de saint Marc, deux figures de géants, une statue de la Paix donnée par Napoléon Ier, en souvenir du traité de Campo-Formio, et, bien entendu, un monument équestre de Victor-Emmanuel II; enfin, sur l'autre flanc de la place, la jolie Loggia del Lionello, du nom de l'architecte local qui construisit cet hôtel de ville, au xve siècle, en s'inspirant très habilement du Palais Ducal. Vraiment, cet ensemble, au-dessus duquel s'élèvent le campanile de l'église Sainte-Marie et les imposantes murailles du château, constitue l'une des plus séduisantes visions que réservent aux touristes les petites cités d'Italie. Il est seulement dommage que le Municipe ait été presque entièrement détruit par l'incendie de 1876; seuls les murs restèrent debout, et nous pouvons encore admirer, dans

leur état primitif, les couches alternées de marbre blanc et rouge, les fines colonnes aux chapiteaux variés, la petite balustrade qui donne tant d'élégance à la loggia, et, dans une niche à l'angle du monument, la Vierge sculptée en 1448 par Buono, l'auteur de la Porte della Carta.

Pour monter au Castello, on passe sous une arcade que dessina, dit-on, Palladio ; elle était autrefois surmontée du lion vénitien, ainsi qu'on le voit au Musée, dans une vue de la ville par Palma le jeune. Pour toute la région, la République sérénissime fut bien la « planteuse de lions » dont parle Chateaubriand, dans les pages qu'il écrivit à la louange de Venise, au mois de septembre 1833, et qui comptent parmi les plus belles des *Mémoires d'Outre-tombe*. Le tremblement de terre de 1511 a renversé l'antique château qui se dressait au sommet de la colline ; on le rem-

plaça par le bâtiment actuel, qui fut successivement affecté aux usages les plus variés : forteresse, résidence des patriarches ou prison ; en ce moment, il abrite divers services municipaux et le musée. Un double escalier donne accès à la salle d'honneur que ses vastes proportions, ainsi que les restes de fresques qui décorent ses murs, firent classer comme monument national. Malheureusement, ces vieilles peintures sont en fort mauvais état, depuis l'époque où le château servit de caserne. Les soldats — qu'ils soient italiens ou français — sont des locataires bien dangereux pour les œuvres d'art : Udine, comme Avignon, en fit la rude expérience.

Dans le musée, je note au passage un amusant panorama de la cité dressé par Callot en 1600, un Canaletto d'un gris délicat, une petite étude de Véronèse pour son *Martyre des SS. Marc et Marcellin*, et trois Tiepolo.

Mais la ville est trop riche en œuvres de cet artiste pour que je m'arrête à celles-ci et j'aurais préféré que les peintres locaux fussent mieux représentés. C'est à peine si j'ai trouvé un assez beau *Couronnement de la Vierge* de Girolamo da Udine. Pour étudier le créateur de l'école, Martino, plus connu sous le nom de Pellegrino da San Daniele, il faut sortir d'Udine et aller : soit à Aquilée, voir le tableau d'autel du Dôme; soit à San Daniele, sa ville natale; soit à Cividale, la vieille capitale lombarde qui garde jalousement, à côté de précieux trésors archéologiques, le chef-d'œuvre du peintre, la *Vierge* de Santa Maria dei Battuti. Ici, au musée d'Udine, il n'y a que *Quatre Évangélistes*, si noirs et si abîmés, qu'il est à peu près impossible de les distinguer.

D'ailleurs, comment rester enfermé dans ces salles obscures, lorsqu'on entrevoit, par

les fenêtres, le superbe panorama dont on jouit de l'esplanade qui s'étend derrière le château ? Je connais peu de vues aussi vastes et aussi belles. Si, comme le raconte la légende, cette colline fut élevée sur l'ordre d'Attila qui voulait contempler de loin l'incendie d'Aquilée, on doit avouer que le barbare, autant que Néron, était un prodigieux metteur en scène. Dans toute l'Italie où l'on eut, dès les temps les plus reculés, le génie de ces perspectives qui mettent l'infini à la portée d'une ville, il est peu de position aussi splendide. A quelques mètres seulement d'altitude, on a l'illusion d'être haut dans l'espace. Situation privilégiée pour une capitale qui peut, au centre même du pays, apercevoir celui-ci tout entier et le surveiller! En une courbe presque régulière, le Frioul se déroule autour d'Udine, gigantesque amphithéâtre qui va, se dégradant

peu à peu, des Alpes neigeuses aux Préalpes vertes, de celles-ci aux collines couvertes de vignes et de bois, des collines à la plaine doucement inclinée, et de la plaine aux lagunes. Vu d'ici, le cercle des Alpes Carniques forme une haute et rude barrière que dominent à l'est le Canin, et, à l'ouest, très en arrière, dans la direction de Gemona, le Coglians, qui est la cime la plus élevée de la contrée. Bien que ces sommets n'atteignent pas 3.000 mètres, comme on les regarde presque du niveau de la mer, ils ont fière allure. Déjà les premières fraîcheurs de septembre les ont couverts de neige. Deux jeunes gens, qui doivent en être descendus depuis peu, les contemplent avec ces yeux pleins de tristesse nostalgique qu'ont les montagnards en pays plat. Ils sont bien de cette race frioulienne, forte et laborieuse, plus rude que la vénitienne ; ils me rap-

pellent ces paysans du Cadore, d'où sortit Titien qui, presque centenaire, peignait encore d'une main assurée. Sur ma demande, ils me nomment les cimes lointaines et m'indiquent les villes les plus importantes que l'on distingue le long des rivières ou dans les replis des coteaux : Cividale, San Daniele, Palmanova avec sa forteresse étoilée, San Vito, Pordenone. Tout à fait au sud, on aperçoit les lagunes où dorment Aquilée et Grado, et, parfois même, par les temps clairs, la ligne de l'Adriatique jusqu'à la ville anadyomène... Admirable spectacle que je ne me lasse point de regarder jusqu'à l'heure où le soleil déclinant met sur les choses cette « lumière titienne » dont parle Chateaubriand, quand il compare Venise à une belle femme dont le vent du soir soulève les cheveux embaumés et qui meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature... Admirable

spectacle, peut-être plus exaltant encore, le lendemain, dans la joie ensoleillée du matin nouveau, mais auquel pourtant je dois m'arracher. Comment quitter Udine sans avoir vu ses Tiepolo? Nulle part on ne peut mieux connaître le peintre auquel, chaque année, on rend davantage justice, et qui n'est plus seulement, à nos yeux mieux avertis, le charmant improvisateur, le virtuose en qui s'incarne toute la folie du XVIIIe siècle vénitien. Je me rappelle le chapitre où Maurice Barrès s'écrie : « Mon camarade, mon vrai moi, c'est Tiepolo! » L'auteur d'*Un homme libre*, qui d'ailleurs ne signerait sans doute plus cet aveu de dilettantisme, a exagéré le côté factice de Tiepolo. Devant ses grandes compositions, éparses en Vénétie, on se fait une autre idée du peintre qui, loin d'être un artiste de décadence, une sorte de Bernin de la peinture, est un maître non seulement de

grâce, mais encore de puissance et de santé. Ce soi-disant improvisateur fut un travailleur acharné : il n'y a qu'à voir les nombreuses esquisses qu'il fit pour des œuvres qui semblent, tant l'exécution en est habile, jaillies d'un seul jet. Les artistes qui ont vraiment le *don* ne font pas sentir l'effort. M. Camille Mauclair a raison de comparer Tiepolo à Mozart, qui paraît également facile, alors que nulle langue musicale n'est plus savante et plus complexe. Montrer qu'on a vaincu une difficulté est bien ; la vaincre sans le montrer est mieux, le propre du génie étant de nous mettre « devant le merveilleux résultat du savoir et de l'effort, comme devant la nature elle-même ». Certes, Tiepolo reste bien le peintre de cette ville et de cette époque où la joie de vivre fut poussée à ses extrêmes limites ; mais il est aussi un arrière-petit-fils du XVI[e] siècle, un héritier imprévu

de la race des grands maîtres vénitiens qui s'était éteinte, plus de cent ans avant, avec Tintoret.

Les œuvres d'Udine sont intéressantes; elles permettent d'étudier le peintre dans la fleur de sa jeunesse, dans sa maturité et presque dans sa vieillesse, puisqu'il les exécuta en 1726, 1734 et 1759. — Les fresques du Dôme, gâtées par de maladroites restaurations, n'ont malheureusement pas grande valeur. — Au musée, à côté d'un *Saint François de Sales* médiocre et d'une *Séance du Conseil de l'Ordre de Malte* plus documentaire qu'artistique, il y a un assez bel *Ange de l'Apocalypse* planant au-dessus d'un joli paysage. Mais pour retrouver le vrai génie de Tiepolo, il faut aller visiter les salons de l'évêché et l'oratoire de la Pureté. — Le palais archiépiscopal, élevé au commencement du XVIIe siècle pour les patriarches d'Aquilée

qui s'arrogèrent longtemps le même rang que les papes, abrite aujourd'hui leurs successeurs, les évêques d'Udine. Ce fut l'un des derniers patriarches, Denys Dolfino, qui commanda à Tiepolo la décoration des salons. Prises en détail, ces fresques ne sont pas parmi les meilleures de l'artiste ; mais leur ensemble lumineux et gai est tout à fait agréable à l'œil. Quant à la *Chute des anges rebelles*, qui rayonne à la voûte du grand escalier, c'est une page vigoureuse et dramatique, d'une incroyable hardiesse de mouvement. Les groupes suspendus dans le vide semblent sur le point de tomber. Pour Tiepolo, peindre un plafond fut toujours un jeu ; nulle part, il ne déployait plus à son aise les ressources savantes de son imagination et de sa fantaisie. — La décoration de l'oratoire de la Pureté est de vingt-cinq années postérieure. Tiepolo, moins actif, abandonna

à son fils les murs latéraux et peignit seulement l'*Immaculée Conception* de l'autel et la magnifique *Assomption* du plafond. Celle-ci compte parmi ses chefs-d'œuvre : noblesse de l'invention, habileté de l'exécution, éclat du coloris, tout y est porté au plus haut degré ; et j'admire, ainsi que son éminent biographe, M. Pompeo Molmenti, avec quel art, « dans ce déploiement de couleurs éclatantes et d'idées saisissantes, Tiepolo sut garder un air de douceur et de grâce qui est inoubliable ». Ici, comme le mois dernier dans la cathédrale d'Este, je suis frappé de voir combien il s'adapta facilement à la grandeur du sujet, et combien, sans être vraiment croyant, — du moins on peut le supposer, — il se disciplina vite à la gravité des lieux où il peignait. Ainsi qu'avant lui Tintoret, et qu'après lui Delacroix, — pour ne citer que ces deux noms, — Tiepolo est la preuve

que le génie d'un artiste peut parfois s'élever, sans le secours de la foi, à la beauté de la poésie religieuse.



II

PORDENONE



II

PORDENONE

D'Udine à Pordenone, la route suit en quelque sorte le diamètre de la demi-circonférence que tracent les Alpes Carniques autour du Frioul. La course est charmante, dans la joie du matin, au milieu des prés miroitant de rosée. Une brume estompe les lointains. La chaussée humide aveugle, comme un ruban d'acier étalé au soleil.

On avance parmi les souvenirs de l'Empire et de la prodigieuse épopée du jeune

Bonaparte. Frioul et Haute-Vénétie sont semés de villes qui ont donné leurs titres aux maréchaux et aux généraux de la glorieuse armée. Après un siècle, les anciens exploits sont restés vivants, et il n'est guère d'*osteria* dont les murs ne soient encore ornés de gravures relatant les épisodes d'Arcole ou de Rivoli. Jamais sur cette terre italienne — malgré les nuages passagers — le Français ne sera l'ennemi. Et je ne sais de plus bel éloge pour un vainqueur.

Après Campo-Formio, où expira la république de Venise, la route monte légèrement pour atteindre les rives du Tagliamento que l'on franchit sur un interminable pont qui doit avoir près d'un kilomètre. Le torrent a tellement arraché de cailloux aux Alpes proches que, peu à peu, son lit s'est exhaussé au-dessus de la plaine, et que les villages voisins de Codroipo et de Casarsa sont, sur

chaque rive, à une dizaine de mètres plus bas que le niveau de la rivière.

Le haut campanile de Pordenone émerge des abondantes verdures qui égaient la ville. Places et avenues sont plantées de marronniers et de platanes énormes. A l'horizon, le Monte Cavallo, déjà couvert de neige, dresse son dos puissant. Si les étrangers sont rares à Udine, ici, ils doivent être presque inconnus, à en juger par la curiosité que j'éveille. Peu de choses à voir d'ailleurs dans la ville natale de Pordenone, où je croyais que le peintre était mieux et plus abondamment représenté. Dans la salle des séances du municipe, où est installé le petit musée local, je n'ai trouvé qu'un *Groupe de saints*, assez remarquable de facture et de coloris, et une étroite fresque qui, au dire du gardien, aurait été enlevée de la maison habitée par l'artiste; c'est une sorte de ballet champêtre,

très différent de tout ce que je connais de lui. Au Dôme, presque même pénurie : dans le chœur, une *Gloire de saint Marc*, abîmée et inachevée ; sur un pilier, deux figures en assez mauvais état, un *Saint Érasme* et un *Saint Roch* auquel Pordenone aurait donné ses traits ; enfin, à l'autel Saint-Joseph, un beau panneau, de 1515, la *Vierge trônant entre saint Christophe et saint Joseph* ; la Vierge, qui couvre de son manteau quatre donateurs, a un visage délicieusement enfantin, et le paysage, où l'on reconnaît Pordenone, est d'une grâce exquise. Mais enfin, tout cela ne suffit pas pour bien juger l'artiste ; si je n'avais vu ses fresques de Crémone et de Plaisance, je me ferais une très fausse idée de celui qui eut l'ambition d'égaler Titien, et dont la peinture brutale, violente, dramatique, désordonnée, prouve la vérité, pour les artistes comme pour les écrivains,

du mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme ». Pordenone, en effet, batailla toute sa vie avec les uns et les autres, même avec son frère, et il est probable qu'il mourut empoisonné par un ennemi. Chez lui, la puissance et le mouvement font parfois penser à Rubens ou même à Michel-Ange qui, paraît-il, appréciait fort son talent. Nul, en tout cas, n'eut de son temps plus de virtuosité ; sans accepter à la lettre le récit de Vasari qui parle d'une enseigne de magasin exécutée par le peintre en quelques minutes, pendant que le commerçant était à la messe, il est certain qu'il eut une extraordinaire facilité et cette *bravura* du pinceau, si nécessaire au *frescante.* Mais ne cherchez, dans l'œuvre de Pordenone, ni grâce, ni mesure, ni pensée surtout. Tantôt il imite Giorgione, tantôt Palma, tantôt Titien ; suivant la juste remarque de Burckhardt, il est toujours superficiel et,

dans ses meilleures créations, il n'y a pas cette absorption par le sujet, ce renoncement de soi qui est l'art des grands maîtres. Il cherche et parvient à étonner ; il n'arrive pas à séduire. Celui qui rêva d'éclipser Titien reste surtout pour nous le désastreux prédécesseur des Bolonais.

III

TRÉVISE



III

TRÉVISE

Au sortir de Pordenone, la route se rapproche rapidement des montagnes que l'on rejoint à Sacile, petite ville sur la Livenza, encore entourée de ses murs et de ses fossés. Les Alpes de Vénétie, dont la haute barrière se dresse abrupte et presque nue, semblent continuer la rude ligne des monts frioulieus. A leur pied, une série de jolies collines vertes sont pareilles à des falaises, à des dunes boisées que les flots recouvrant jadis la plaine

auraient rejetées sur leurs rives. Ces derniers contreforts des grandes Alpes, qui expirent au bord des champs vénètes, sont ravissants, et l'on comprend que les riches marchands de la République soient venus y fixer leur villégiature. Une suite presque ininterrompue de bourgades que dominent leurs clairs campaniles, de maisons aux murs rouge vif, de jardins luxuriants, les animent et font de la région une sorte de vaste et joyeux parc. Le ciel est si bleu que son éclat insoutenable blesse le regard.

Voici la belle Conegliano, enfouie dans ses verdures, où je suis venu souvent admirer le chef-d'œuvre du vieux Cima. Autour de son château, des cyprès se détachent nets sur l'azur, alignés comme dans les tableaux des primitifs. Puis, la route franchit la Piave, sur un pont presque aussi long que celui du Tagliamento; et l'on entre dans la molle

campagne trévisane, sillonnée de ruisseaux et de canaux qui mettent comme une brume sur tous les objets. Par cette calme et déjà chaude matinée, je songe à certains paysages de Corot, qui eux-mêmes évoquent des vers de Lucrèce :

Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsaque ut interdum tellus fumare videtur.

Émile Michel avait jadis bien senti la grâce accueillante de ce paysage où la lumière est caressante, où l'atmosphère, grâce à l'abri des Alpes, est toujours d'une grande douceur. « Tout semble heureux, dit-il, proportionné à l'homme, et une population forte, à la fois élégante et calme dans ses allures, paraît en intime accord avec cette nature privilégiée. Le nom d'*amorosa*, qu'on a souvent employé pour qualifier cette contrée, revient de lui-même à l'esprit de ceux qui la

parcourent. » Je retrouve cette même population alerte et joyeuse; les femmes surtout sont charmantes; elles vont à la fontaine avec de grandes cruches de cuivre; leur démarche est en même temps souple et noble; quelquefois, enroulées dans des voiles, leur silhouette archaïque rappelle les madones des vieux maîtres locaux.

La route est bordée de platanes et d'ormes puissants dont les feuillages se penchent sur les canaux d'eau vive qui longent la chaussée. De chaque côté s'étendent les champs dorés des maïs d'où surgissent, à l'horizon, les flèches des campaniles. De lourds pampres s'enroulent aux mûriers et aux arbres fruitiers. Cette abondance aimable a frappé tous les voyageurs. Quand Maurice Barrès parcourut ce Veneto agricole que l'automne charge de fruits, il le trouva « sociable et voluptueux comme un *Concert* de Giorgione ».

Trévise est située sur la Sile qui reçoit, au milieu même de la ville, un petit ruisseau, le Botteniga, qui jadis s'appelait le Cagnan, ainsi que l'indique un vers du *Paradis*, où Dante désigne ainsi Trévise :

E dove Sile e Cagnan s'accompagna.

Les deux rivières se divisent en plusieurs bras qui alimentent une série de canaux et de fossés. De nombreux jardins laissent pendre leurs verdures sur l'eau ; certaines perspectives rappellent des coins de Venise et même de Bruges.

Si souvent je suis venu à Trévise que j'y puis, cette année, goûter tout à mon aise le charme des retours et de ces heures où, débarrassé du souci de connaître et d'apprendre, on savoure seulement la joie de regarder. Que de fois j'ai flâné sous les arcades de ses rues tortueuses, sur sa Piazza

dei Signori bordée de palais crénelés, et surtout le long des vieux remparts transformés en larges promenades ombragées d'arbres immenses que l'humidité a fait croître magnifiquement, et d'où la vue est si belle, au début du printemps, sur les Alpes neigeuses! Et qu'il est doux d'entendre déjà parler autour de soi le dialecte vénitien, avec son zézaiement, ses souplesses et ses fluidités; c'est à lui que devait penser lord Byron, plus qu'à l'italien en général, lorsqu'il célèbre, dans son petit poème de *Beppo*, cette langue « suave comme un baiser de femme, qui paraît liquide et semble écrite sur du satin ».

Trévise s'enorgueillit à juste titre de quelques bons tableaux, et, tout d'abord, de l'*Annonciation* qui fut commandée à Titien par le chanoine Malchiostro, pour la chapelle du Dôme qui porte son nom, et qui,

depuis, n'a pas bougé du superbe cadre à colonnes où elle fut placée. Certes, elle ne vaut pas l'*Annonciation* de la Scuola di San Rocco, exécutée huit ans après; mais elle a une sorte d'ardeur joyeuse qui m'a toujours séduit. La jeune Vierge, vêtue d'une robe rouge et d'un superbe manteau bleu sombre, agenouillée et respectueuse, est une des plus simples et des plus nobles figures de Titien. L'ange n'a pas l'attitude doucereuse que lui donnèrent tant de peintres; il arrive en coup de vent, et, derrière lui, l'atmosphère tourmentée est chargée de gros nuages blancs qu'illuminent des rayons fulgurants. Dans cette même chapelle Malchiostro, il y a des fresques de Pordenone que je n'aime guère; je crois que l'artiste ne fut jamais plus déclamatoire que lorsqu'il voulut imiter le Michel-Ange de la Sixtine; je me rappelle, au premier plan de l'*Adoration des mages*,

un homme dont les muscles énormes sont d'un déplorable effet, et, à la coupole, un enlacement de jambes et de bras qui évoque plus un combat de lutteurs qu'une scène religieuse. — Dans le petit musée, dont le nom pompeux de *Pinacoteca* ne fait que mieux ressortir la pauvreté, il n'y a guère à citer qu'un joli portrait de Lotto, lequel, d'après les derniers travaux d'érudition, ne serait pas né à Trévise, mais à Venise. C'est une figure de dominicain, prieur ou économe; ses clés sont devant lui, avec des pièces d'argent; il va faire une addition et, la tête relevée, cherche s'il n'a pas oublié de noter une dépense. Dans son visage grave et triste, on retrouve bien la manière de Lotto.

Au milieu des innombrables peintres locaux, j'avoue que je ne suis pas arrivé à me débrouiller entre Dario da Treviso, Pier Maria Pennacchi, Girolamo da Treviso, Girolamo

Pennacchi, Vincenzo da Treviso, etc. Seul, un critique d'art pourrait se reconnaître parmi tant de noms voisins et d'œuvres presque semblables. Mais j'ai revu avec plaisir les deux petits tableaux de Girolamo da Treviso, dans la galerie qui précède la chapelle Malchiostro, et je me souviens qu'une année, en revenant de Brescia, leur teinte argentée m'avait rappelé le coloris du Moretto.

Des deux peintres trévisans plus célèbres, si l'un, Rocco Marconi, ne figure même pas dans sa ville natale, l'autre, Pâris Bordone, y est au contraire représenté par l'un de ses chefs-d'œuvre, l'*Adoration des bergers* de la cathédrale. Bien qu'abîmé par des restaurations, insuffisamment éclairé et mal mis en valeur dans un cadre rectangulaire qui ne s'adapte pas à l'ovale de la partie supérieure, on peut se rendre compte encore de l'éclatant coloris et de l'habile groupement des

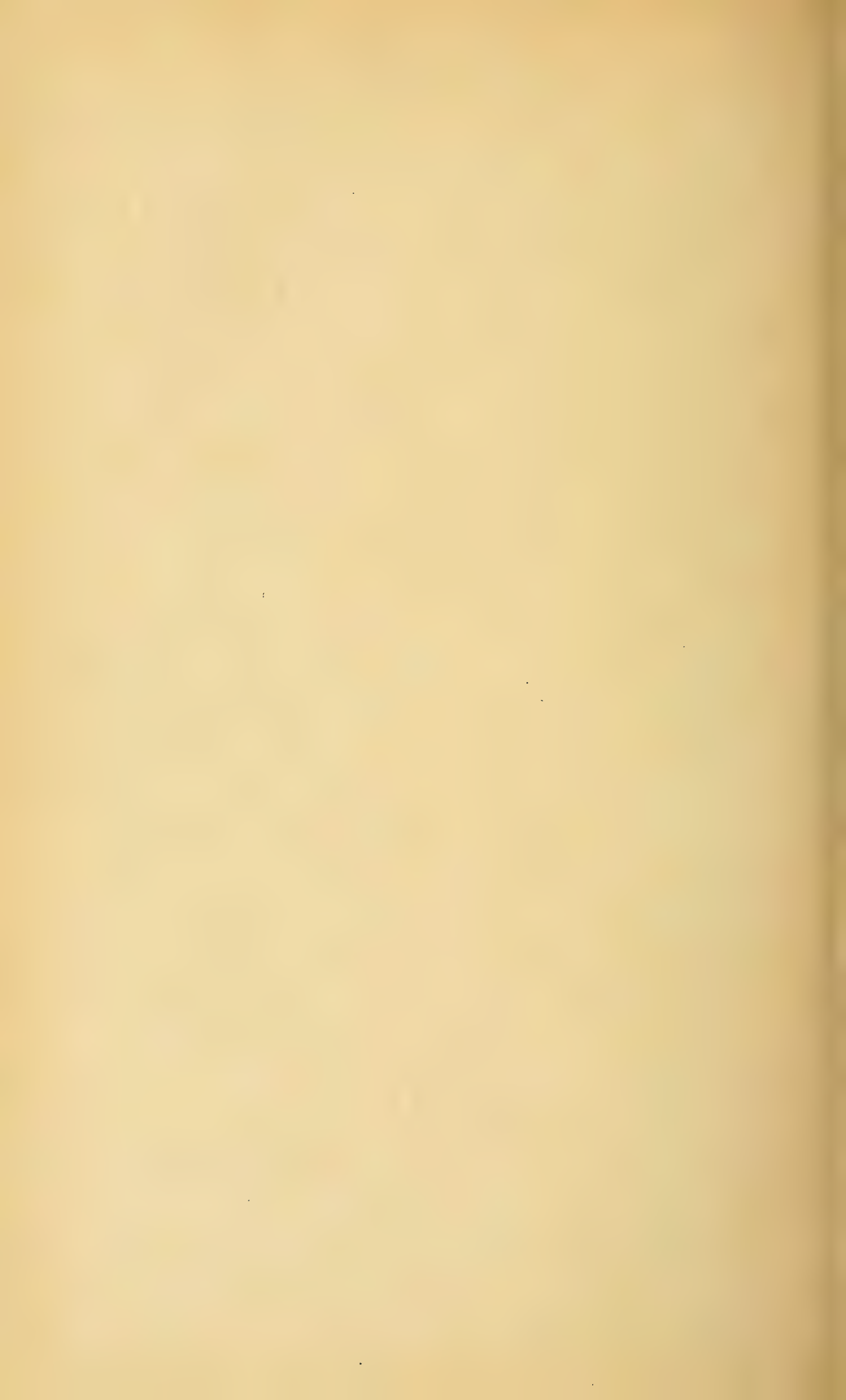
personnages. C'est un des meilleurs tableaux de ce peintre inégal qui imita un peu tous les maîtres de Venise et acquit, de son temps, une grande réputation. « Je ne crois pas, lui écrivait l'Arétin, que Raphaël ait jamais donné à ses figures divines une expression plus angélique, tant de grâce, d'allure et de nouveauté, *vaghezza*, *aria e novitade*... » Certes, l'Arétin ne fut jamais un modèle de modération, pas plus dans l'éloge que dans le blâme, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les critiques accablent parfois les artistes de louanges exagérées; mais cela nous explique pourquoi Titien n'aimait guère cet élève qui prenait des allures de rival. Le temps a remis chacun à sa place. Pàris Bordone serait sans doute bien oublié s'il n'était l'auteur du *Pêcheur remettant au Doge l'anneau de saint Marc*, cette charmante page anecdotique d'histoire locale que Burckhardt considère

comme le meilleur tableau de cérémonie qui ait été peint. Pâris Bordone est un excellent artiste de second ordre, parmi cette pléiade de peintres qui brillèrent presque en même temps au ciel de la République.



IV

CASTELFRANCO



IV

CASTELFRANCO

Entre toutes les cités de la riche plaine vénitienne, je n'en connais pas qui aient un aspect plus pittoresque que les deux voisines, jadis rivales, de Cittadella et de Castelfranco. Encore enfermées dans leur enceinte du moyen âge, elles sont pareilles à des corbeilles de pierre tapissées de lierre que fleurissent, au printemps, les glycines, puis, en juin, les grappes parfumées des acacias, et de nouveau, à l'automne, les glycines tardives.

Les Italiens ont conservé de la Renaissance le sens exquis de la beauté, et, sauf quelques fautes de goût, d'ailleurs presque toujours récentes, l'ont appliqué d'instinct à leurs cités. Ils aménagèrent, au mieux de l'aspect décoratif, les *castelli* des villes déchues, les citadelles, les murailles et les fossés. Souvent déjà, j'ai noté leur habile appropriation de ces antiques constructions qui ne tiendraient pas une heure devant l'artillerie moderne. Au lieu de détruire et de niveler, comme nous le fîmes trop souvent, ils respectèrent les remparts inutiles et les transformèrent en superbes promenades ombragées, d'où l'œil ne se lasse pas d'admirer les perspectives et les horizons. Ici, ce fut mieux encore. Ils laissèrent intactes les enceintes fortifiées des XIIe et XIIIe siècles ; puis, au pied des murs et sur les berges des fossés, ils tracèrent des jardins, plantèrent

des arbres, semèrent des gazons et des fleurs; si bien que les deux petites villes ont maintenant une triple ceinture de pierre, de verdure et d'eau. Elles sont comme ces momies cerclées de bandelettes qui, après des milliers d'années, gardent encore la forme vivante qu'elles eurent.

Une visite à Castelfranco est, pour moi, le type même de ces journées d'Italie, si pleines et si joyeuses à la fois, où, dans un exquis décor et loin des importuns, on peut contempler tout à son aise un chef-d'œuvre de l'art. Rien ne trouble les flâneries sous les platanes qui se mirent dans le Musone, où de longues herbes d'eau ondulent comme des serpents. Certes, le château et les murs du XIIe siècle sont à moitié démolis; mais un épais rideau de lierre, de mousse et de vigne vierge les couvre d'un manteau coloré. Suivant les jeux de la lumière, les briques

prennent toutes les teintes, depuis le rose clair jusqu'au rouge sombre du sang coagulé. Les fleurs mêlées aux verdures achèvent de donner à ces ruines un air romantique. Je sais un côté où les pelouses sont plantées d'olea fragrans dont l'odeur embaume, le soir, quand les nuages au couchant se frangent de pourpre et d'or...

La porte, sous la tour carrée devant laquelle était jeté jadis un pont-levis, donne encore accès dans la vieille ville. On passe sous un porche bas et noir que domine le lion de saint Marc, et, après quelques pas, on arrive sur une étroite place, au fond de laquelle est la cathédrale qui renferme l'une des plus belles, sinon la plus belle des peintures de Giorgione, et en tout cas la plus authentique. La première vision que j'en eus, il y a je ne sais déjà plus combien d'années, à la fin d'un après-midi où le soleil déclinant

enveloppait la toile d'une douce clarté, fut, je crois bien, l'une de mes plus fortes sensations d'art. Et, chaque fois, elle se renouvelle, presque aussi violente. Est-ce la composition de l'œuvre, si curieuse dans son aspect géométrique? Sont-ce les trois figures qui s'y dressent dans leur rigide sérénité? Est-ce le délicieux paysage? Est-ce l'harmonieux éclat du coloris? Je ne sais; mais il s'en dégage une poésie à la fois tendre et sévère qui m'émeut profondément. Sur un trône de structure massive, la Vierge, drapée dans une robe bleue et dans un ample manteau rouge, est assise, tout à fait au haut de la toile, comme pour obliger nos regards à monter jusqu'à elle et d'elle à Dieu. A ses pieds, se tiennent debout saint François et saint Liberale. Si le premier peut avoir été inspiré par une figure de Bellini, saint Liberale est entièrement nouveau de conception

et d'exécution; je ne vois guère que le *Saint Georges* de Mantegna qui pourrait lui être comparé. Couvert d'une armure d'acier bruni, coiffé du heaume, tenant un haut fanion à croix blanche sur fond rouge, pareil aux lances de nos dragons, le guerrier a superbe allure. Les deux saints, placés de chaque côté du trône, forment avec la Vierge un triangle presque régulier, et aucune des trois figures, tournées de face vers le spectateur, ne se relie aux autres. J'ai trop souvent reproché cette froide symétrie à des artistes comme le Pérugin pour l'approuver ici; mais, vraiment, l'ensemble est d'une telle grandeur qu'on oublie vite la gaucherie un peu enfantine de cet arrangement. La Vierge surtout est inoubliable. Je n'en connais pas de plus belle. La légende veut que, lors d'une ancienne restauration, des témoins aient déchiffré, sur le revers de la toile, un appel

écrit de la main même de Giorgione :

Cara Cecilia
Vieni; t'affretta,
Il tuo t'aspetta
Giorgio!

Pardonnons ce retard à Cecilia, si c'est elle qui permit au peintre de tracer les traits immortels de sa Vierge. Mais Giorgione dut l'idéaliser, n'imitant pas sur ce point la plupart de ses contemporains, qui se bornaient à reproduire, pour leurs madones et leurs saintes, les belles femmes rencontrées dans la campagne ou dans la rue; il lui donna une expression de noblesse incomparable et fit de l'humble fille de Castelfranco l'une des plus parfaites créations de l'art italien.

Lorsqu'on a passé plusieurs jours à étudier les peintres de cette école vénitienne, on comprend mieux l'importance de la révolution qu'opéra Giorgione. Certes, les Bellini

avaient déjà rompu en partie avec les pratiques du moyen âge ; mais, malgré tout, ils restent du xve siècle, par leur éducation artistique, le choix des sujets et leur précision un peu sèche. Ils sentent confusément qu'il y a d'autres horizons; mais, pour les découvrir, il fallait un génie plus spontané, un initiateur, une sorte de *porteur de feu*, comme d'Annunzio appelle Giorgione, dans les pages où il le montre apparaissant moins comme un homme que comme un mythe. « Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré ; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre certaine. Cependant, tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation ; c'est de lui que Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans

l'art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle *porteur de feu* à l'égal de Prométhée. » Cette comparaison avec le feu revient d'ailleurs tout naturellement sous la plume de ceux qui parlent de lui. « *Lo spirito di Bellini*, déclare Venturi, *ma scaldato da un' anima di fuoco.* » Et quand les Italiens parlent d'*il fuoco giorgionesco*, ils entendent non seulement cette chaleur de coloris qui lui est propre, mais encore cette flamme intérieure, ce lyrisme qui brûle et dévore. Ainsi s'explique la séduction exercée par Giorgione sur les poètes de tous les temps et de tous les pays, séduction qui ne vient pas seulement du mystère de sa vie et de sa mort, mais de son œuvre même. C'est une copie du *Concert champêtre* que Musset achetait à crédit, malgré les observations de sa gouvernante, lui disant qu'elle n'aurait qu'à mettre son couvert en face du tableau et à re-

trancher un plat à son menu de chaque jour.

Un autre mérite de Giorgione est d'avoir orienté définitivement la peinture vénitienne vers le paysage. Certes, il est loin encore de la conception moderne, où l'artiste peint la nature pour elle-même, cherchant seulement à rendre son impression devant elle ; mais il est tout aussi loin de l'antique conception. Pendant des siècles, nul ne songea à s'élever contre la règle que Platon avait posée dans le *Critias* : « Si un artiste doit peindre la terre, des montagnes, des fleuves, une forêt ou le ciel... il n'a qu'à représenter les choses d'une manière à peu près vraisemblable... une ébauche vague et trompeuse nous satisfait. » N'est-ce pas, en somme, la théorie de Botticelli, qui prétendait qu'il suffit de lancer contre un mur une éponge imbibée de couleurs, pour obtenir un effet comparable à celui des plus beaux paysages ? Je sais telles

écoles ultra-modernes qui ne s'inspirent guère d'autres principes. Mais, au fond, dans la déclaration de Platon comme dans la boutade de Botticelli, il faut voir surtout cette affirmation que l'artiste doit se borner à étudier l'homme et à rendre la complexité des âmes. Même chez Botticelli — comme chez la plupart des Toscans et des Ombriens — il y a de jolis paysages qui ne sont pas faits « avec une éponge imbibée de couleurs », mais avec un pinceau singulièrement habile et précis; seulement, surtout imaginaires, ils ne comportent aucun souci de vérité; ils servent uniquement à remplir l'arrière-plan d'un tableau. Les Vénitiens, au contraire, cherchèrent à peindre des paysages réels. C'est ce qu'a fort bien noté Stendhal : « L'école de Venise paraît être née tout simplement de la contemplation attentive des effets de la nature et de l'imitation presque méca-

nique et non raisonnée des tableaux dont elle enchante nos yeux. » Plus que tous ses confrères, Giorgione eut l'âme d'un paysagiste, fut curieux des problèmes de la lumière et du clair-obscur. Nous savons par une lettre d'Isabelle d'Este qu'il avait peint un effet de nuit que la princesse voulait acquérir. Certes, il ne copia jamais un arbre, une colline, un ruisseau, comme le feront les Hollandais ou nos peintres modernes ; il s'inspira de son pays pour y situer l'action de ses tableaux et il l'idéalisa, comme il avait idéalisé Cecilia. Il nous transporte ainsi dans une région qui est à la fois la Vénétie et les Champs-Élysées, sorte de patrie de l'idéal, comme l'écrivait justement Yriarte à propos de Giorgione, « beau monde rêvé qui n'appartient qu'aux poètes, qu'aux peintres, qu'aux musiciens, qu'aux artistes inspirés, à ceux que le ciel a marqués au front d'un rayon

divin, et qu'il a donnés à l'homme pour endormir ses douleurs et charmer son rapide passage sur la terre. »

C'est ce même mélange de réel et d'idéal que j'aime dans le Giorgione du Séminaire patriarcal de Venise, où je suis venu passer mon dernier après-midi. La *Daphné poursuivie par Apollon* est un petit tableau sur bois, qui fut jadis le panneau d'un coffre de mariage. Figures et paysages se fondent en une suave harmonie : une chaude tonalité rouge fait mieux ressortir la chair ambrée et la tunique blanche de Daphné. C'est la perle de ce minuscule musée, si calme et si reposant, quoique à côté du bassin de Saint-Marc, et dont j'adore le délicieux jardin, grand comme la main, tout encombré d'arbres et de fleurs. Des pins découpent leur feuillage léger sur le ciel bleu. De hauts cyprès, des magnoliers aux feuilles vernies, des massifs de lauriers-

roses, des lierres et des glycines grimpant partout, aux balustrades, aux rampes d'escalier, aux troncs d'arbres, forment un véritable fouillis de verdures. Par-dessus les murs, on aperçoit les clochetons de la Salute, et, du côté du port, les mâts des vaisseaux doucement balancés. Pareilles à ces musiques invisibles des anciens palais du Grand Canal, où les exécutants jouaient dissimulés derrière des tentures, les rares rumeurs de la ville arrivent, si précises et si assourdies pourtant, qu'elles semblent à la fois très lointaines et très proches. Ici, point de ces touristes pressés et exubérants qui finissent par gâter les plus belles choses. Et comme ce décor s'adapte bien à ma mélancolie ! Demain, je serai loin. « Il faut partir, hélas ! écrivait Gebhart quittant Athènes. Je vais encore tourner une page de jeunesse et le dos à l'Orient. Si c'était pour toujours ! » Mais à quoi bon ressasser

les plaintes que traîne toujours après elle la tristesse des adieux ? A la fin de ces heures d'Italie, je serais ingrat d'oublier qu'aucune d'elles ne me laisse un souvenir qui ne soit pas de bonheur. Toutes peuvent se compter au vieux cadran vénitien où je lus jadis, à mon premier voyage : *Horas non numero nisi serenas*.

Octobre 1912.







TABLE DES CHAPITRES



TABLE DES CHAPITRES



IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES ET Cie





